PREMIÈRE ANNÉE. — N° 8. Jeudi 28 Mai 1908.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

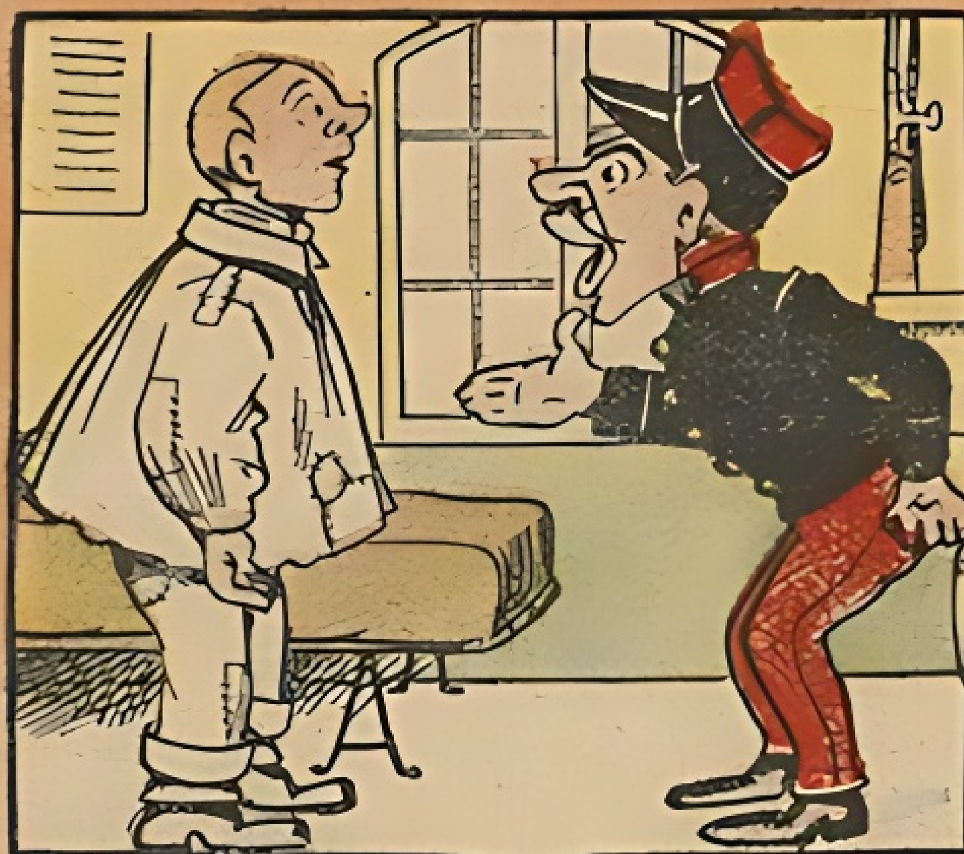
5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (IXe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

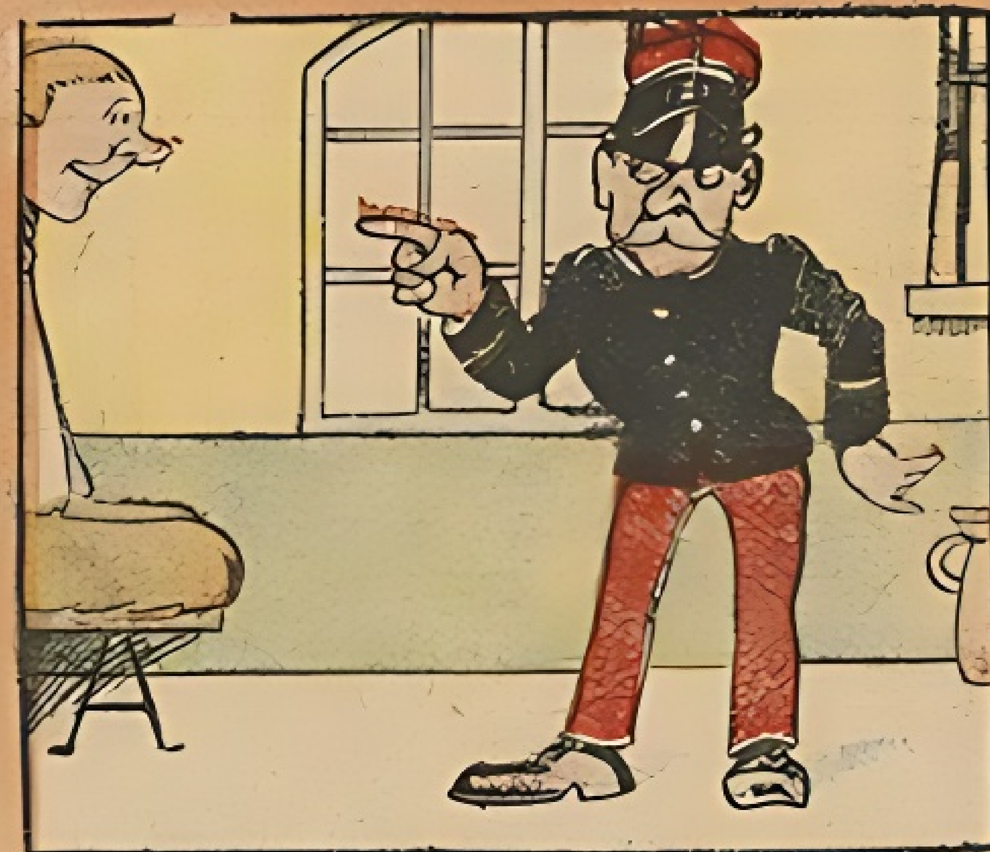
LE FILS DE L'ADJUDANT



L'adjudant Courpion était en train de faire gentiment quelques observations à un de ses subordonnés...



.. quand un homme de garde vint l'avertir que quelqu'un le demandait à la porte du quartier.



Il lâcha l'homme en lui disant que c'était heureux pour lui...



... et, dignement, suivit l'homme de garde, en se demandant qui est-ce qui le demandait.



Hélas ! qu'aperçut-il en approchant du poste de police? Sa belle-mère !



« Attends un peu, ronchonna-t-il, elle va passer un mauvais quart d'heure si elle vient me relancer jusqu'ici ! »



Mais, au plus grand épatement de l'adjudant, la digne femme lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion.



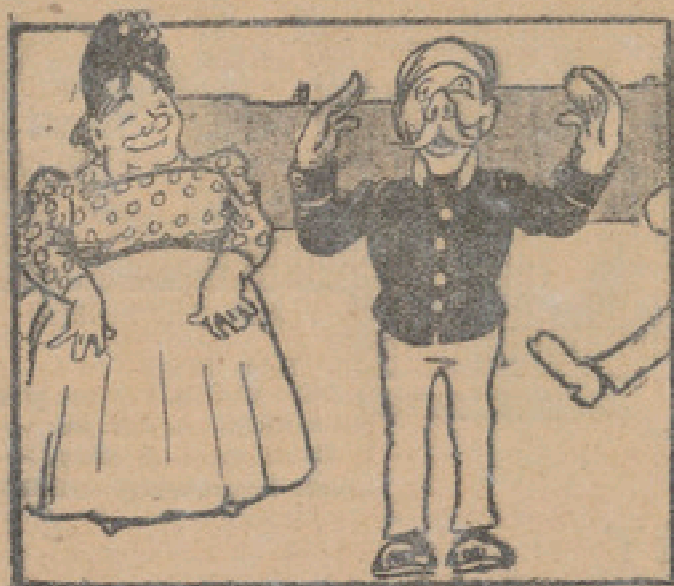
« Ça y est, elle est folle ! pensa-t-il ; chouette ! On va l'enfermer. »



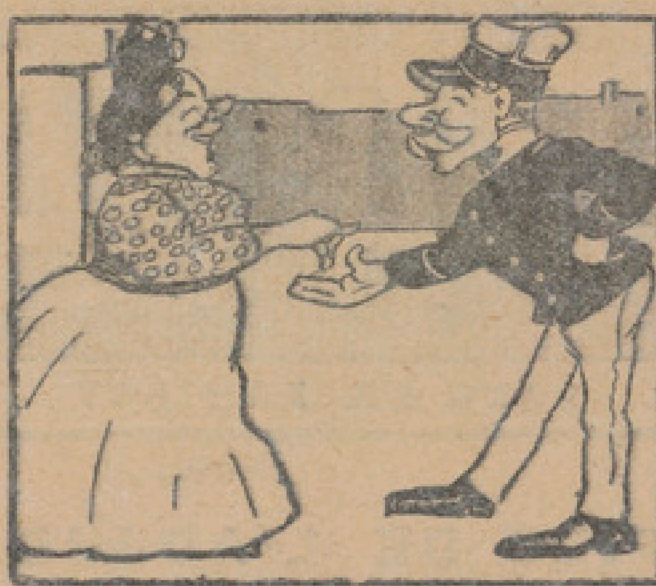
« Oui, je suis folle, dit-elle, en effet, folle de joie, je viens vous annoncer que vous venez d'avoir un fils. »

(Voir la suite page 2.)

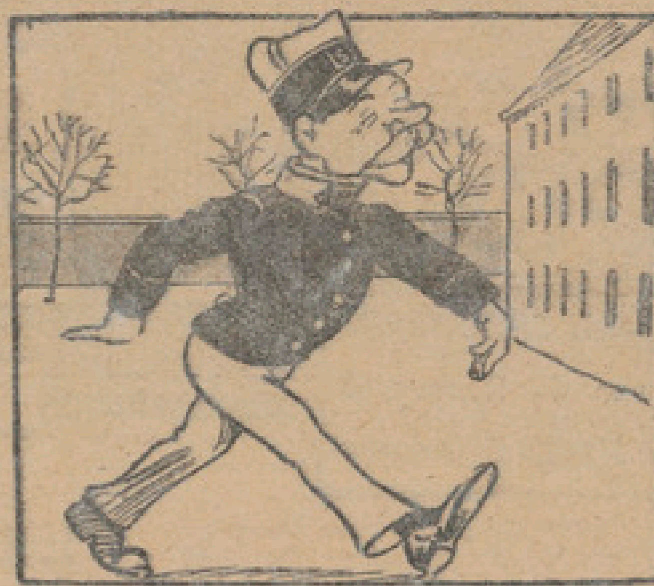
LE FILS DE L'ADJUDANT (Suite.)



Un fils! Courpion savait parfaitement qu'il devait bientôt avoir les honneurs de la paternité, mais il ne se doutait pas que ce serait pour si tôt.



Il fut inondé d'orgueil et manifesta sa joie en disant à sa belle-mère : « Un garçon, ça s'arrose, prêtez-moi donc vingt francs. »



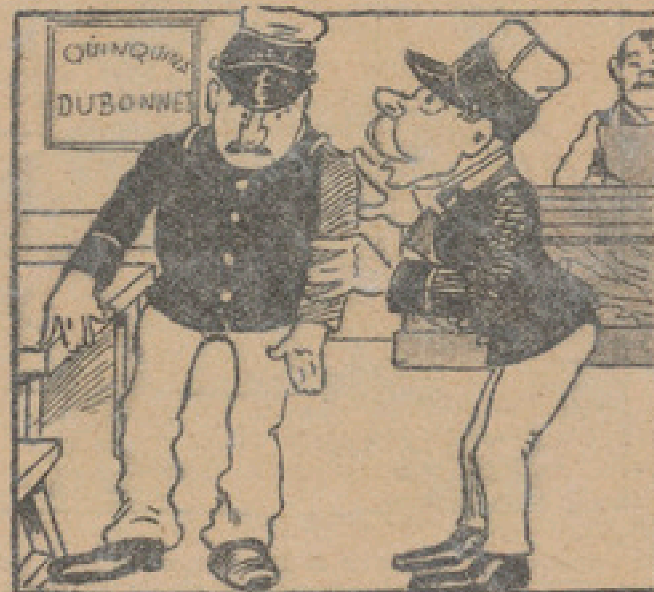
Sans avoir idée d'aller admirer sa progéniture, il se dirigea illico vers la cantine.



Telle la télégraphie sans fil, la nouvelle parcourut le quartier en un clin d'œil et de tous côtés les collègues venaient féliciter le nouveau papa.



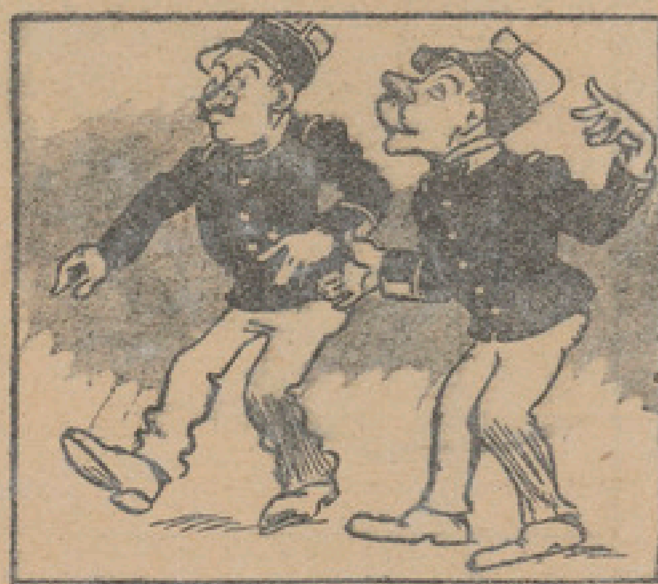
On trinqua ferme et, comme l'adjudant-père avait de l'argent, on alla jusqu'à quatre tournées.



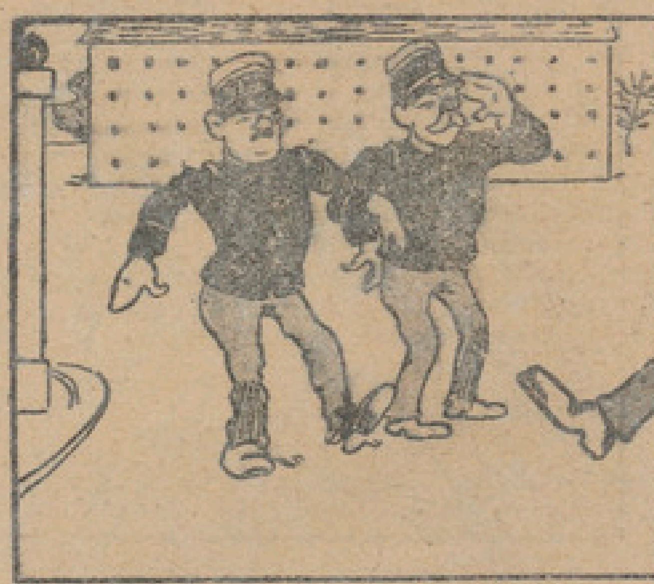
Après quoi, les amis s'en allèrent, mais Courpion retint son vieux copain Purin par la manche et lui dit : « Nous allons finir de liquéfier le louis. »



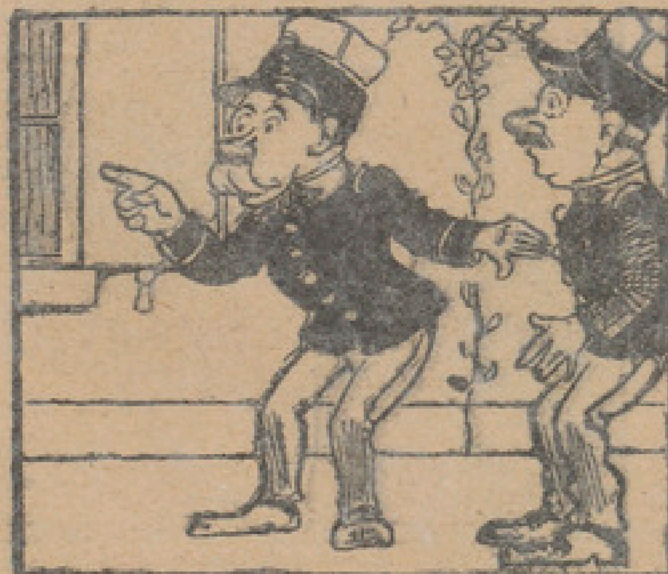
De combien d'apéros le petit adjudant fut-il arrosé? On l'ignore, mais au bout de deux heures les copains avaient le nez illuminé.



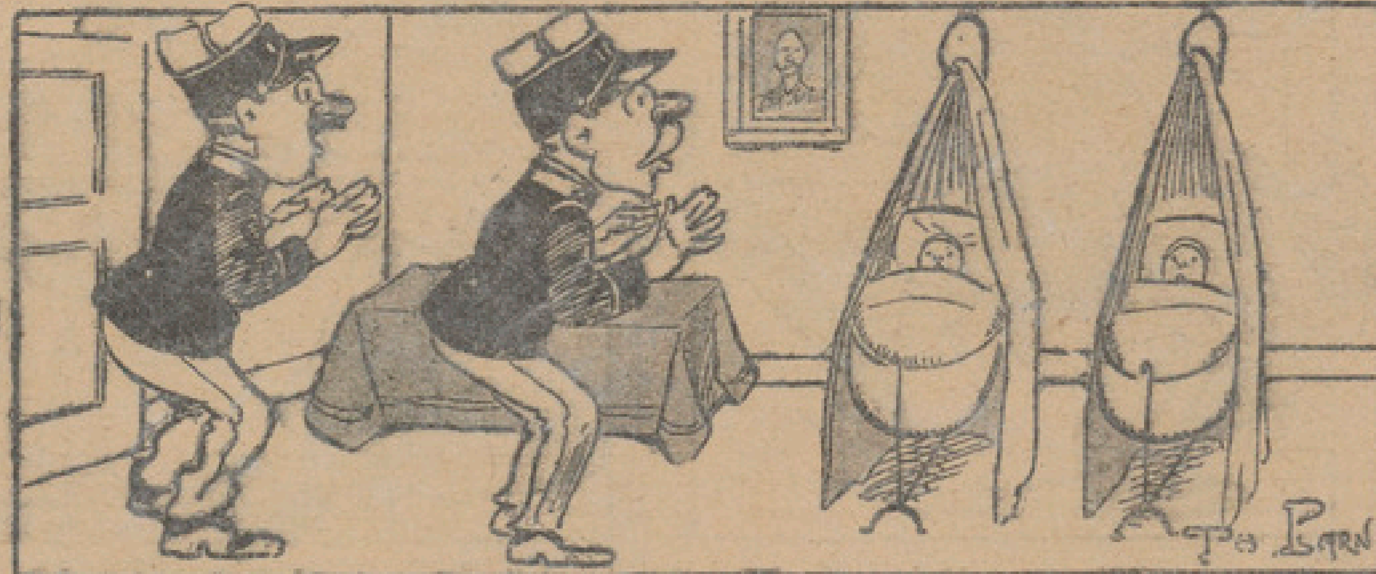
« Ecoute, dit alors Courpion, peut-être serait-il bon d'aller voir si, tout de même, ma belle-mère nous a bien dit la vérité. Allons voir si vraiment j'ai un fils. »



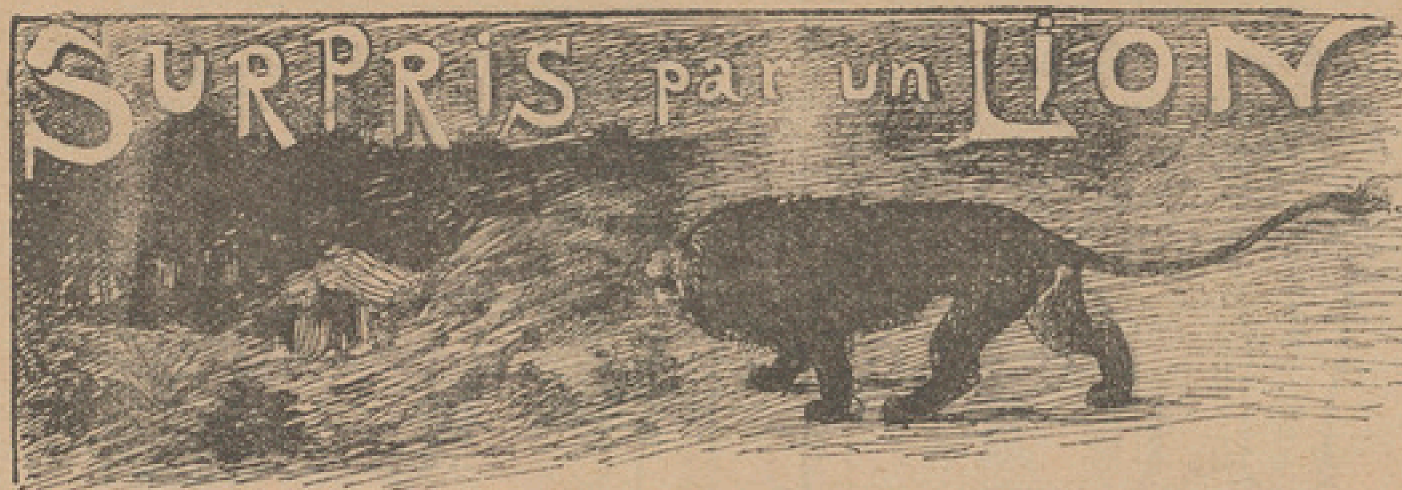
Tant bien que mal, ils sortirent du quartier. Tout tournait.



Ils arrivèrent devant une maison d'où partait de vagues miaulements. « Je reconnais sa voix! » dit Courpion.



Ils entrèrent, mais comme ils voyaient double ils aperçurent nettement deux berceaux et deux mioches. « C'est des jumeaux! s'écria le papa. — Alors, fit Purin, il ne nous reste plus qu'à aller arroser le second. »



Il y a quelques années j'habitais dans un petit village de l'Afrique du Sud lorsqu'un soir un des mes amis, Wilhelm Vanroos, me proposa une partie de chasse dans le « Veldt », où nous devions camper pendant quelques jours. Je consentis à l'accompagner et fis, le lendemain, mes préparatifs de départ.

Dans l'après-midi du même jour, Wilhelm et moi, accompagnés par quelques porteurs, nous nous mettions en route vers Kraalbein, endroit fréquenté par différentes espèces d'antilopes, où nous étions assurés de faire bonne chasse. Nous ne nous doutions pas alors qu'un de nous ne devait jamais revoir le village.

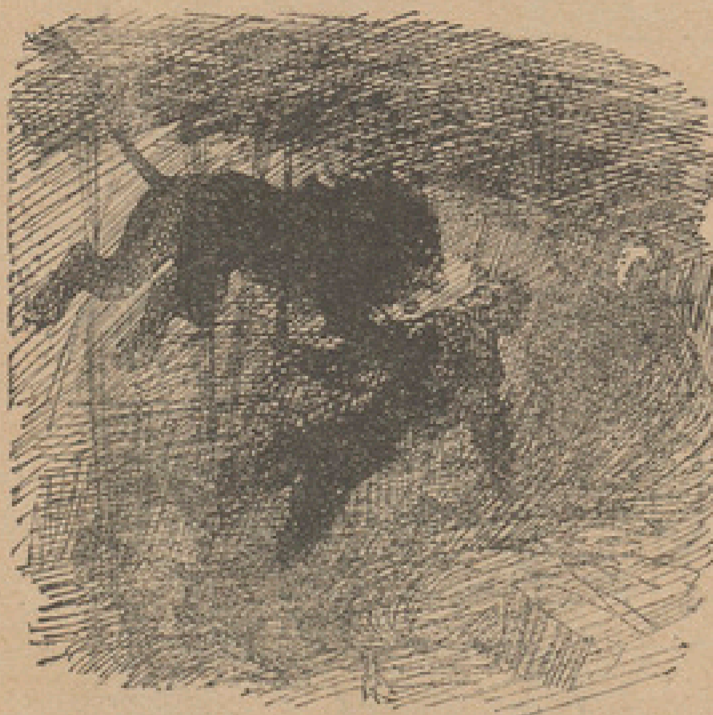
Le soleil se couchait, lorsque nous arrivâmes à l'endroit choisi.

Là, les porteurs commencèrent à couper de l'herbe pour notre couchage et à ramasser du bois pour le feu. Après avoir diné avec nos provisions de conserves et fumé une pipe, nous nous couchâmes.

Dans ces sortes d'expéditions, je ne prends jamais la peine de me déshabiller, et c'est à ce détail que je dois sans doute la vie. Je n'eus qu'à retirer mes souliers, à desserrer ma ceinture, et à m'enrouler dans mes couvertures.

Une fois couché, j'écoutais pendant un moment les hurlements des hyènes et des chacals, puis je tombais dans un profond sommeil. Tout à coup, vers deux heures du matin, je fus réveillé par un rugissement terrifiant qui semblait poussé à quelques pas seulement de nos lits. Nous nous dressâmes tous deux sur notre séant et nous écoutâmes.

Il se passa bien cinq minutes avant que le bruit se répétât ; ce fut un rugissement qui fit trembler la terre ! Il n'y avait pas d'erreur — un lion avait senti notre présence.



Wilhelm fut le premier à se rendre compte de la situation. Il cria aux porteurs terrifiés de faire un grand feu et avait à peine fait quelques pas, lui-même, lorsque je vis un énorme lion bondir subitement sur lui et le terrasser.

Nos porteurs disparurent aussitôt dans le « bush » en poussant des cris de terreur et je ne les revis plus. Tout ceci se passa dans l'espace de quelques secondes, tandis que je restais là immobilisé d'horreur.

Un rugissement néanmoins me rappela à moi et je bondis hors de notre abri juste à temps pour voir le lion entrainant une forme sombre dans le « bush ».

Je n'avais pas le temps de préparer un plan d'action ; aussi, ramassant un lourd morceau de bois, — il faisait trop sombre pour se servir d'un fusil, — je courus du côté par où



le lion avait disparu. En quelques secondes, je fus près du fauve, et, levant mon arme, je visais à la tête.

Je manquai mon but car j'attrapai le fauve sur le cou à l'endroit où la crinière est la plus épaisse. Lâchant ce pauvre Wilhelm avec un grognement, la brute se retourna et me fixa un moment, puis, avec un rugissement qui aurait glacé d'horreur le sang de l'homme le plus brave, il bondit sur moi. J'essayais de me ranger de côté, mais il avait été trop prompt. Une de ses lourdes pattes m'attrapa l'épaule, me faisant tomber à terre ; comme j'étais étendu, sans respiration, le lion plaça sa patte sur ma poitrine et lança deux ou trois rugissements terribles, comme pour proclamer sa victoire, ou défier n'importe qui de venir lui retirer sa proie.

Puis il me saisit par l'épaule et m'entraina dans le « bush ».

Soudain, je me rappelai que j'avais mon couteau de chasse à ma ceinture.

J'essayai de le tirer ; mais, à ma grande épouvante, je ne pouvais qu'en frôler le manche du bout de mes doigts. Que pouvais-je faire ? Une sueur froide perlait sur mon front.

J'essayai sans succès de faire glisser ma ceinture ; à la fin, néanmoins, je la sentis céder et, un peu d'espoir au cœur, je tirais la lame de sa gaine.

A ce moment, le lion me lâcha et commença à renifler le sol, s'éloignant à quelques pas de moi. Naturellement, ma première idée fut de m'échapper.

Je commençais à me lever sur le coude, pensant ne faire aucun bruit.

Mais, probablement qu'une feuille sèche craqua sous moi car, à peine m'étais-je soulevé, que le lion se retourna, me renversa à nouveau et commença à me flairer la figure. J'endurai une épouvantable agonie, m'attendant à chaque seconde à être dévoré par la brute. Une minute après, il enfonça de nouveau ses crocs dans mon épaule et me traina plus loin dans le « bush » ; heureusement, j'avais eu la présence d'esprit de serrer fortement mon couteau dans la main, mais la difficulté était de trouver le moyen de lui porter un coup mortel : il était inutile de le blesser simplement et d'augmenter ainsi sa fureur. Je savais qu'ensuite il n'aurait pas été long à m'achever.

Je commençais à me sentir très affaibli, car mon épaule et mes bras saignaient abondamment.

Le fauve m'ayant saisi par l'épaule droite, je n'avais que l'usage de la main gauche, il était évident néanmoins que si j'avais l'intention de faire quelque chose, je devais agir sur-le-champ.

Rassemblant le peu de forces qui me restaient, je le frappais à l'endroit où je supposais que le cœur se trouvait. Après avoir porté le coup, je crus avoir commis une erreur probablement fatale !

Mais le lion me lâcha avec un grognement sinistre, à bout de forces, défaillant.

Je perdis connaissance.

Quand je rouvris les yeux, le jour commençait à poindre, et j'essayais de rassembler mes idées. Alors, à ma grande stupéfaction, j'aperçus le lion étendu à près de dix pas de distance, apparemment mort. J'essayais de me lever, mais ma tête retomba et je m'évanouis de nouveau.

Combien de temps restais-je ainsi ? je ne puis le dire, mais il devait bien être près de neuf heures lorsque je revins à moi pour la seconde fois. Je me levais, mon épaule me faisant souffrir horriblement, et j'examinais mon ennemi.

A ma grande joie, il était froid et rigide ; mon couteau l'avait frappé en plein cœur.

Je recherchais ensuite les traces de notre campement ; il se trouvait seulement à quelques centaines de mètres de l'endroit où j'avais tué le lion et pourtant j'aurais juré que j'avais été trainé au moins pendant un kilomètre.

Arrivé au campement, je trouvai le docteur et un aide qui étaient en train d'examiner mon pauvre camarade, Wilhelm Vanroos, qui était mort pendant la nuit, de ses blessures.

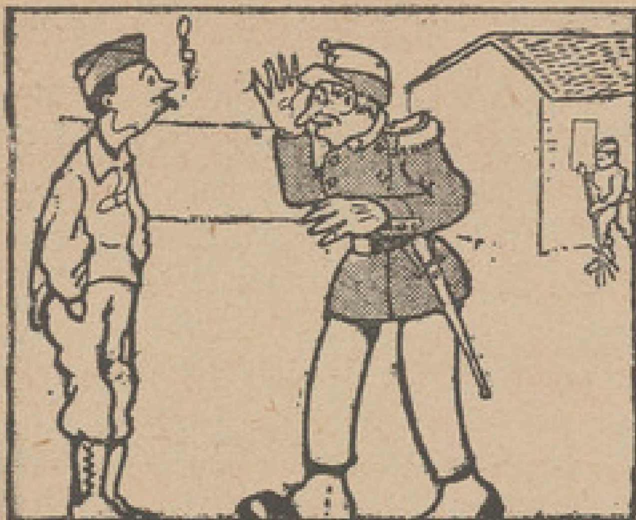
Ils furent très surpris de me voir, car les porteurs étaient retournés au village et avaient annoncé que nous avions tous les deux été dévorés par des lions.



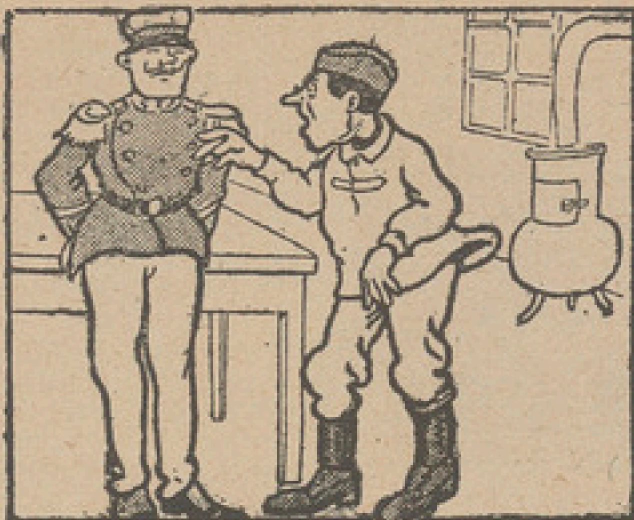
Le docteur pansa mes blessures et me banda le bras. J'avais la clavicule brisée, ce qui m'occasionna de vives douleurs ; mais, au bout de six semaines, j'étais complètement rétabli. Je suis retourné depuis bien souvent à la chasse, mais je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer un autre lion.

FORTUNIO.

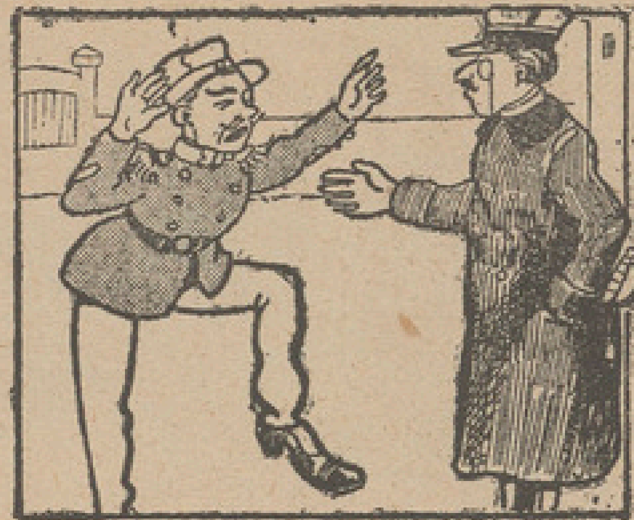
LA GRÈVE DES VIDANGEURS OU LA FAUSSE ALERTE



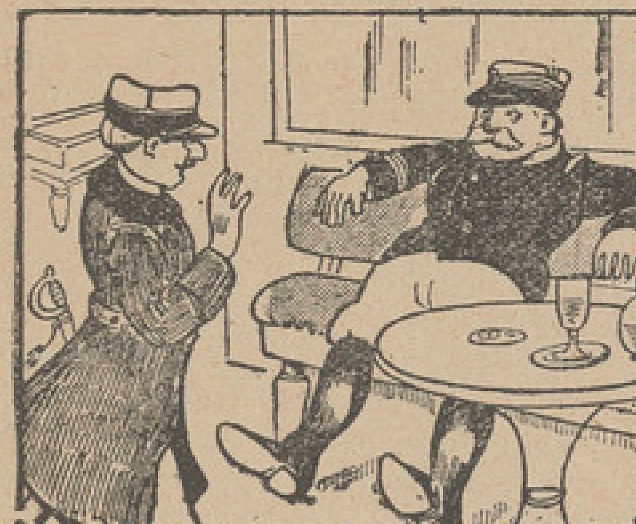
« Caporal, que je à vous fais *asavoir* que Pitanchard ne peut plus rentrer, que je l'ai laissé *su* la place d'armes, allumé, à la suite d'en avoir étranglé quatre ou cinq...



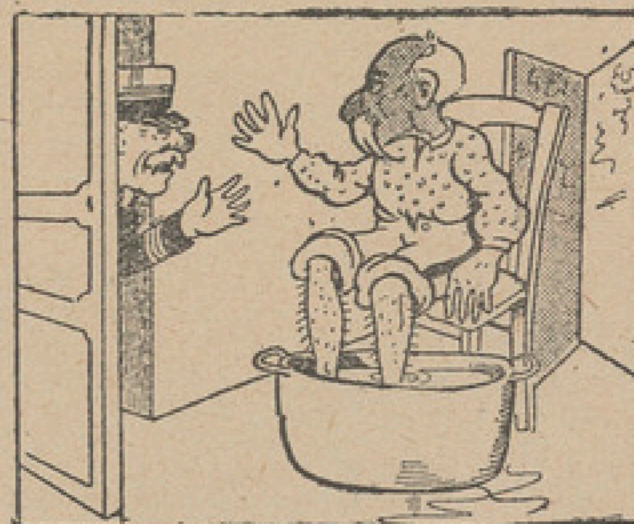
« Sargent ! Y a du raffût-t-en ville : un soldat militaire qu'a étranglé quatre ou cinq *bonhommes* dessus la place d'armes et allumé le feu. »



« Mon yeutenant, émeute en ville, feu, soldat assailli a assommé une vingtaine de particuliers... »



« Cap'taine, excusez d'vous déranger, urgence ; des émeutiers ont mis le feu en ville et un soldat entouré a dû faire usage de ses armes, on parle de 25 morts déjà. »



« Mon colonel, la ville est en révolte, à feu et à sang, un soldat est entre leurs mains ! — Je vois ce que c'est : la grève des vidangeurs, ouvrez le pli ministériel et envoyez de la troupe aux endroits désignés. Allez ! »



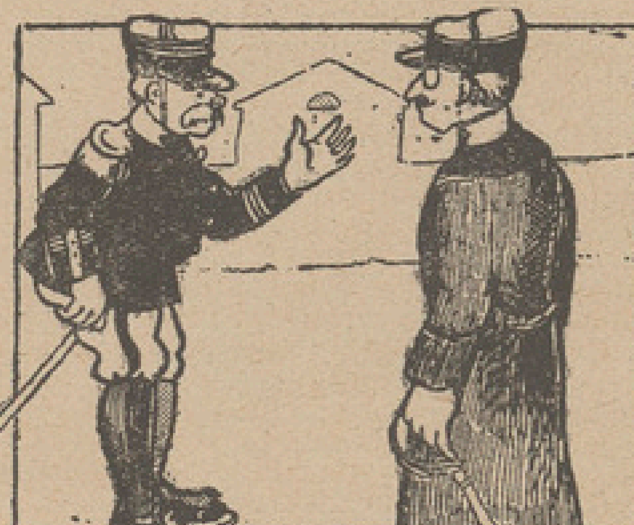
Cré bon sang, y a pas de temps à perdre, pas gymnastique en avant... arche. »



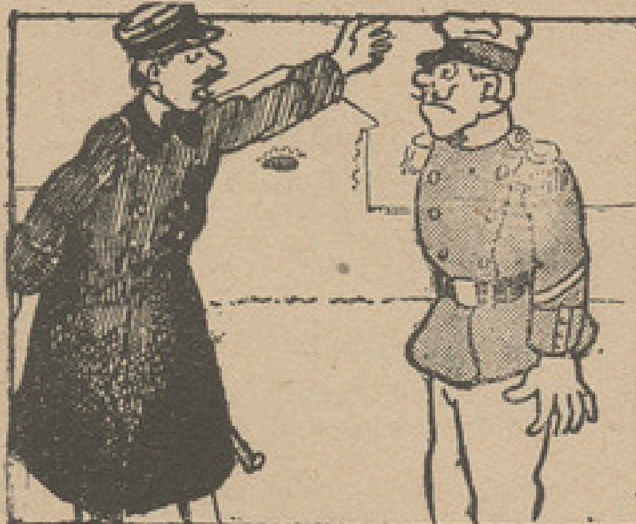
Les voici sur les lieux : pas d'incendie, mais une foule compacte entoure effectivement un soldat qui, accroché à un bec de gaz, voit venir le petit détachement avec une joie qu'il manifeste en ces termes : « Te v'là, capiston de mon cœur. C'est chouette de venir chercher un camaro dans le pétrin. Qu'é qu'tu payes, vieux frère ? »



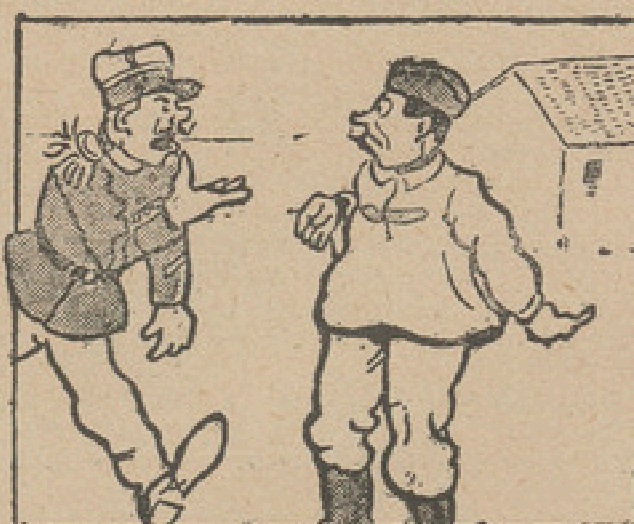
« Emmenez-moi cet ivrogne! » hurle le capitaine hors de lui. » Et il court chez le colonel lui raconter la mystification dont il fut victime. Il fut bien reçu : « Capitaine, z'êtes une tourte, vous raye du tableau, êtes cause que demain tous ces crétins de journalistes vont se f.. de nous. Rompez ! »



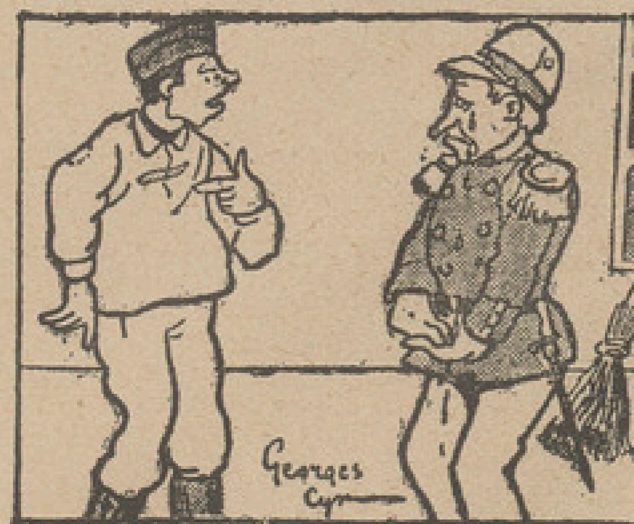
« Ah ! vous voilà, lieutenant ? Vous allez savoir ce qu'il en coûte de se payer la tête de son capitaine; passez le commandement et prenez la chambre de suite... Taisez-vous ! (*Ronchonnant.*) Tas de blancs-becs, va !



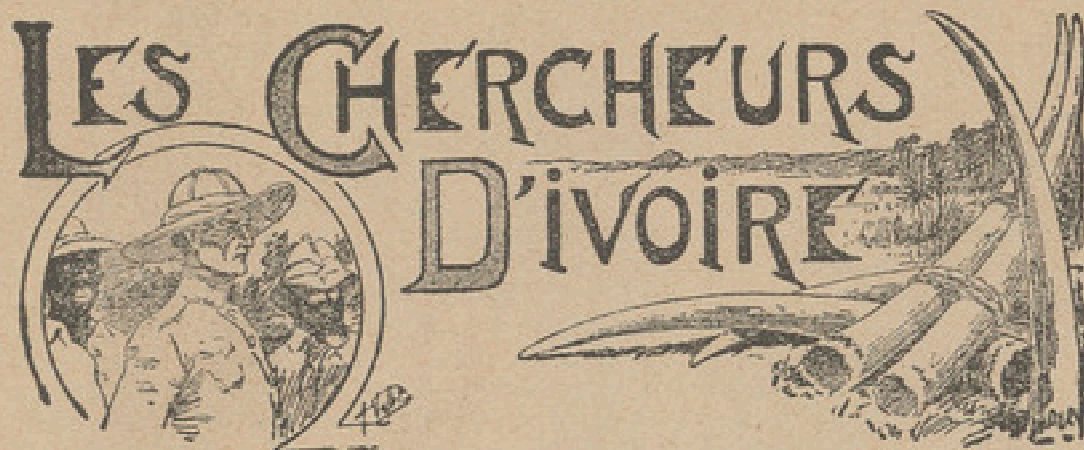
« Eh ! là-bas, sergent, regardez-moi bien : c'est ça, vous êtes encore saoul: je vais vous apprendre à vous cuiter dans le service et à raconter des histoires de pochard à vos supérieurs. S'rez cassé pour commencer »



« Sale cabot de malheur, tu peux te fouiller pour passer sergent, j'te colle d'abord quatre jours avec motif : manque itératif de respect à ses supérieurs qu'il a subversivement enduits d'erreur ; l'colon va te fourrer dedans jusqu'à la gauche. »



« Pitou, s'pèce de moule, va te mettre en tenue. Si tu me prends pour une gourde, tu t'es fourré dedans, mon cochon! Et j'te promets que tu ne sortiras de la boîte que pour être fusillé ou aller à biribi pour le moins. — Hi, hi, hi! C'est pourtant pasma faute si Pitanchard, après avoir étranglé quatre ou cinq apéros, y était tellement allumé qu'y ne pouvait pas rentrer au quartier ! »



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

V

(Suite.)

— Tu as tort, Adjubaharat! s'écria-t-il d'une voix vibrante, et tu regretteras peut-être un jour le silence que tu gardes à cette heure!...

Cette fois, l'ombre d'une inquiétude passa sur le visage du marchand. Il hésita; puis prononça d'une voix moins assurée qu'auparavant :

— Sois certain, seigneur très vénéré, que jamais ton visiteur n'a trempé la main dans un acte qui aurait pu te déplaire... Mais, ce qui arrive ne peut pas toujours être conjuré.

Harley eut un cri.

— Adjubaharat!... donne-moi un indice quelconque... Oui, je te crois!... tu n'es pour rien dans cet attentat... mais, tu en connais les auteurs?

L'Hindou détourna la tête.

— Je ne puis rien te dire... Va ton chemin, je te jure que j'ignore qui a enlevé ton amie... et que je ne sais où on l'a emmenée.

— Cependant, elle a traversé ta maison?

— Oui.

— Sans que tu saches qui la conduisait?

— Oui.

— Et tu l'as permis?

— Il faut obéir à plus haut et plus puissant que soi.

— Si tu sais la qualité de ceux qui ont commis le crime de s'emparer de cette Européenne, tu les connais?

— Je puis connaître la qualité de certains personnages sans qu'ils daignent me dévoiler leurs traits... Et quant à ton amie, elle a, malheureusement pour elle, encouru des haines terribles...

Vallençais hocha la tête.

— Bien!.. Je sais qui sont ceux qui se sont emparés d'elle, bien que j'ignore la cause des haines dont tu parles. Tu me jures que tu ne connais pas le lieu où elle se trouve actuellement?

— Je te le jure! prononça le marchand avec solennité.

Les trois hommes se retirèrent silencieusement.

Dans la rue, Collin questionna Harley.

— Vous croyez qu'il a dit vrai, ce vieux gredin?

Harley inclina la tête affirmativement.

— Oui, c'est un honnête homme... Il doit réellement être étranger à cet enlèvement et ignorer le lieu où l'on a conduit Sol... Quant aux auteurs, ce sont certainement des fanatiques... des derviches... Sol a fait de longs séjours dans l'Inde, et je sais qu'elle y a déjà couru des dangers...

Collin frappa le sol du pied avec colère.

— Bon sang de bon sort!... Où diable aller chercher à présent cette pauvre demoiselle!...

Vallençais demeura quelques instants immobile, plongé en de profondes réflexions.

Sa rêverie et sa fixité se prolongeant, Pierre Audet lui toucha le bras, obscurément inquiet de l'étrange physionomie de son chef.

— Capitaine, est-ce que nous restons ici?... N'y a-t-il rien à tenter?

Harley tressaillit et parut recouvrer ses esprits avec difficulté.

Enfin, il sourit d'un air préoccupé.

— Ecoutez, dit-il, je me suis toujours refusé à croire ce que Camille Sol m'a si souvent répété... Mais, dans les désolantes circonstances où nous sommes, il me paraîtrait criminel de ne pas essayer de la retrouver par tous les moyens possibles... même lorsqu'ils semblent saugrenus à notre raison.

— Ma foi, s'écria Collin, s'il fallait aller chez le diable pour la rattraper, pour sûr que j'y serais déjà!...

Harley continua sans l'écouter; tandis que Pierre Audet suivait ses paroles avidement :

— Cent fois, Camille m'a juré qu'un être concentrant son vouloir sur un sujet, croyant fermement à la possibilité d'une sorte de seconde vue, pour ainsi dire matérielle, et basée sur certains faits scientifiques encore mal connus, pouvait arriver à obtenir en son cerveau surexcité et sensibilisé à l'extrême, une intuition plus ou moins nette des faits qu'il désire connaître.

— Ce qui veut dire, capitaine? interrogea Pierre avec vivacité.

Harley fit un geste de contrariété.

— Qu'un fervent du spiritisme arriverait peut-être à obtenir la vision du lieu où se trouve Sol et les moyens d'y parvenir!... Mais, je ne puis être ce sujet!... Car, si j'ai le plus ardent désir de percer le mystère qui enveloppe la disparition de notre amie, il m'est impossible d'avoir la foi nécessaire pour l'expérience!...

— Capitaine, je l'aurai, moi! s'écria Pierre avec feu.

Vallençais jeta un regard prompt sur la face maigre et inspirée du mécanicien.

— Toi?... Pourquoi pas, au fait?

— Oh! capitaine, dites-moi ce que je dois faire? suppliait le jeune homme.

— Eh bien, ferme les yeux... Appuie fortement les mains sur ton front... tâche de distraire ta pensée de tout ce que nous venons de dire... Essaie de n'avoir en ton cerveau que ceci : « Où se trouve actuellement Camille Sol? Par où devons-nous passer pour la retrouver? »

D'un geste rapide et automatique, Pierre baissa ses paupières et voilà son front de ses mains.

Durant un instant, un silence palpitant régna entre les trois hommes.

Dans la ruelle étroite, assombrie par des arcades reliant les habitations se faisant face, nul ne passait, aucun bruit ne se faisait jour.

Pierre parut tout à coup faiblir sur ses jambes et recula, cherchant instinctivement l'appui du mur, derrière lui.

Puis, au bout de quelques secondes, il parla, d'une voix éteinte, lointaine :

— Je ne sais pas si je vois bien... Je crois que nous devons remonter... suivre une rue plus large... traverser une grande place... Là, il y a une fontaine et un bouquet de palmiers... et plus loin... des terrains vagues...

Il se tut. Le silence s'appesantit encore. Victor Collin demeurait muet, ses yeux, agrandis par une vague terreur, attachés sur son camarade.

Vallençais étudiait avec curiosité l'attitude du mécanicien.

Celui-ci reprit au bout de quelques moments, la voix plus assurée :

— Oui, c'est bien cela!... Oh! maintenant, je vous conduirai!... Mais, au delà d'un mur très haut, je ne vois plus rien... J'entends seulement de singuliers hurlements...

Cette fois, Harley eut un tressaillement.

— Des cris?... Ce n'est pas Camille qui les pousse?

— Non, non, répondit Pierre vivement. Oh! ce n'est certes pas une voix humaine!...

Il avait détaché ses mains de son visage. Ses regards, comme éblouis, se promenaient autour de lui.

Harley saisit son bras.

— Alors, mène-nous! fit-il avec une certaine rudesse.

Au fond, il était honteux de sa crédulité, et il appréhendait l'échec trop certain de la démarche qu'ils allaient accomplir.

Cependant, Pierre Audet marchait devant lui avec avec une sûreté surprenante.

L'une après l'autre apparurent les rues, la place annoncées... une plaine déserte couverte d'ossements d'animaux et de débris de toute sorte...

Et enfin, les trois hommes parvinrent à une construction très élevée, très massive, aux rares fenêtres étroites placées haut dans la muraille et grillées.

Pierre s'arrêta.

— C'est là! déclara-t-il.

Et, au même instant, il recula, avec une intense expression de terreur.

— Les hurlements!... les entendez-vous?...

Collin bondit en avant.

— Oui, oui!... Ah! bon sang, quel enfer y a-t-il là derrière?

Si maître de lui que fut Vallençais, il avait pâli.

— Oh! dit-il d'une voix sourde, si c'est ce que je crains... ce serait horrible!...

Il s'arrêta avec un geste désespéré; et, une lueur farouche dans le regard, il fit signe à ses compagnons de le suivre.

— Une issue!... Il faut trouver une issue pour pénétrer là-dedans!

Mais le tour complet fait autour de l'étrange bâtiment ne leur révéla qu'une énorme porte massive que nul effort humain n'aurait pu ébranler.

Collin prit une résolution.

— Alors, l'escalade!... Il ne sera pas dit que nous resterons là comme des imbéciles!...

Et examinant les murs, il ne tarda pas à trouver de-ci, de-là, quelques légères brèches où poser son pied agile de matelot, où agripper ses fortes mains...

Derrière lui, Vallençais montait, non moins expérimenté en cette gymnastique insensée.

Pierre Audet demeurait en bas, incapable de ce prodige d'adresse et de force musculaire.

Enfin, après des efforts inouïs, Victor parvint au sommet du mur.

— Courage! cria-t-il à Vallençais. C'est une terrasse!... Y a du bon!

Harley se hissait déjà à ses côtés. Derrière eux, c'était le vide...

Mais ils couraient déjà vers le centre du bâtiment où une large cour intérieure régnait.

Les hurlements redoublaient de force, intermittents, mais enragés.

— Des chacals? suggéra Collin, incertain.

— Non, des chiens, répondit brièvement Harley! Mais les chiens terribles, féroces... affamés, de ces contrées!...

Ils étaient arrivés au bord de la terrasse, et tous deux poussèrent un cri à la vue du terrifiant spectacle!...

En bas, c'étaient peut-être cent chiens jaunes courant, sautant, la gueule baveuse, se hissant le long de la muraille... de la muraille où, à trois ou quatre mètres du sol, au plus, Camille... la malheureuse Camille, se tenait accrochée aux aspérités, incapable de monter plus haut... tous les nerfs tendus, pour se maintenir en cette périlleuse et torturante position... pour ne pas retomber en cette cour où ces gueules furieuses se refermeraient sur sa chair, où ces crocs féroces de chiens affamés la déchiqueteraient!...

— Silence! recommanda Harley, les dents serrées. Ne la troublons pas!... Ta ceinture!... détache ta ceinture... noue-la à la mienne...

Victor, comprenant le dessin de son chef, se hâta de dérouler la longue bande d'étoffe solide qu'il portait autour de lui.

— Tenez bon... nous venons à vous! prononça Harley d'une voix douce et ferme.

La jeune femme releva la tête, montrant un visage épouvantablement convulsé. Elle ne répondit pas.

Alors, une extrémité de la ceinture aux dents, Harley, s'accrochant aux saillies du mur, commença à descendre vers elle...

Il l'atteignit, et, suspendu par une main, par ses pieds crispés, il parvint à passer l'étoffe sous les bras de la jeune femme; puis, il remonta en quelques bonds.

— Enlève! dit-il à Collin, plus sûr de la force musculaire du matelot que de la sienne, surtout après l'effort qu'il venait d'accomplir.

Silencieux, arc-bouté à la saillie d'une grosse pierre, Victor hâla le fardeau inerte et confiant... En bas, les rauques abois des chiens faisaient rage...

La tête pâle de Sol, ses yeux clos apparurent. Harley la saisit aux épaules, l'enleva et l'étendit sur la terrasse.

— Elle a perdu les sens! s'écria Collin.

Doucement, mais avec persistance, Harley opérait des massages sur le thorax de la jeune femme. Elle eut enfin une forte aspiration et ouvrit les yeux. Ses lèvres s'agitèrent sans qu'elle put encore émettre un son.

Maintenant, les deux hommes frictionnaient ses bras, tâchant de rétablir la circulation du sang dans ses mains bleuies par l'effort prolongé qu'elle avait soutenu.

A la longue, elle put prononcer quelques mots.

— Je reviens de loin... Grâce à vous! balbutia-t-elle.

Cinq minutes plus tard, son incroyable vitalité nerveuse reprenant le dessus, elle se levait et se déclarait capable de marcher.

Collin regarda avec appréhension la muraille qu'ils venaient d'escalader.

— Jamais vous ne descendrez par là!...

— Aussi, déclara Harley, allons-nous chercher une issue plus commode.

Et tous trois, suivant les terrasses, parvinrent à une porte close conduisant à l'intérieur du bâtiment.

Voyant Harley tirer son revolver d'un geste résolu, Camille sourit :

— Oh! vous n'aurez à vous battre contre nul ennemi!... Il n'y avait que moi de créature humaine en cet enfer!...

D'un heurt de ses puissantes épaules, Collin jeta bas la porte.

— Du bois pourri! affirma-t-il avec dédain.

Ils parvinrent, après maints détours, à la porte massive de l'unique entrée.

— Soulève la barrière, indiqua Harley, les deux vantaux céderont.

La clarté ardente du soleil près de se coucher les illumina lorsque la porte s'ouvrit.

— Libres! prononça Camille en reportant son regard plein de reconnaissance sur Harley.

Et brusquement, d'un geste que Vallençais ne put ni prévoir ni éviter, elle saisit sa main et y déposa un baiser fervent.

Il haussa les épaules.

— Folle! plaisanta-t-il. Allez-vous aussi embrasser les doigts de Victor? Il a autant fait que moi pour votre sauvetage!

La jeune femme serra vigoureusement la main du marin.

— Merci, ami! fit-elle en souriant.

— Et maintenant, dit Harley, m'expliquerez-vous votre aventure?

Mais elle eut un geste.

— Plus tard, dit-elle avec contrainte.

VI

UNE TRAVERSÉE MOUVEMENTÉE. — LA PIERRE DE LUNE

Brusquement, ce matin-là, un jour éclatant et radieux avait succédé à l'ombre de la nuit.

Un air vif et salé courait sur la plage où l'on procédait à l'embarquement des ballots et des hommes faisant partie de l'expédition Vallençais.

La troupe des chercheurs d'ivoire effectuait sa première étape, son premier jour de route, en traversant le bras de mer qui sépare l'île de Zanzibar de la côte d'Afrique.

Toute une flottille de daous, — grandes barques à l'immense voile pointue — allait lever l'ancre. L'on se hâtait de charger les derniers ballots, les nègres demi-nus, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture en chantant gaiement. Dans les bateaux, les négresses et les petits enfants s'installaient et mangeaient. Leurs rires et leurs piaillements aigus se confondaient avec les cris stridents des grands oiseaux qui voltigeaient sans cesse au-dessus de la mer, guettant les nombreux poissons attirés par les débris que l'on jetait des barques.

Garino s'embarquait avec une partie des hommes; Pierre Audet et Durlot accompagnaient les autres. Un daou spécial aurait à son bord les objets les plus précieux de l'expédition et serait occupé par Harley, Camille Sol, le docteur Pitache, le nègre Soliman et Victor Collin.

C'était le jeune marin qui avait présidé à l'aménagement de cette barque. Vallençais et le docteur, aidés de Soliman, étaient restés sur la plage, ayant fort à faire pour discpliner la bande des nègres hurluberlus qui se bousculaient, laissaient tomber leurs charges à l'eau et perdaient leur temps en querelles oiseuses.



La tête pâle de Sol, ses yeux clos apparurent

Mais, si la gesticulation désespérée et les cris de Pitache, rouge et essoufflé, n'avaient pas grande influence sur les nègres, ceux-ci filaient doux devant la matraque éloquente de Soliman, et l'œil sévère, le geste impérieux d'Harley.

— En voilà un qui sait se faire obéir! s'était écrié Durlot, plein d'admiration.

L'ex-dentiste, ex-maréchal-ferrant, qui avait été aussi maréchal des logis dans les dragons, et qui gardait du service des goûts et des allures militaires, avait été chargé particulièrement de la partie défensive et offensive de l'expédition. Quinze hommes habitués au maniement du fusil lui étaient confiés. Ce devaient être habituellement les chasseurs approvisionnant la troupe de gibier, et, éventuellement les soldats chargés de la défendre lorsqu'on traverserait des contrées hostiles.

Quand le dernier daou, complètement chargé, se fut éloigné, Harley vint avec Pitache pour embarquer à son tour. Victor Collin, qui avait regagné le rivage, l'arrêta.

— Pardon, capitaine, j'aurais deux mots à vous dire. Notre pilote m'a l'air d'un drôle de particulier!...

Harley jeta distraitement les yeux sur l'homme dont on parlait : un Hindou au torse bronzé, un turban sur la tête, qui achevait les derniers préparatifs du départ.

— Que veux-tu dire?

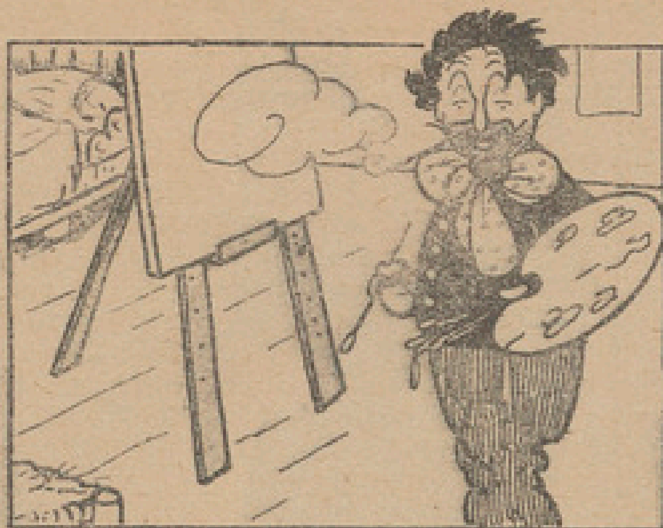
— Ma foi, l'on m'apprendrait qu'il a des ordres pour nous couler bas au milieu de la traversée que ça ne m'épaterait pas!...

Harley fronça les sourcils avec contrariété.

N'allait-on donc pas leur laisser la paix!... Et, faudrait-il continuellement, non seulement lutter avec les mille difficultés naturelles d'une exploration, mais encore avec les embûches d'ennemis invisibles et acharnés?

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

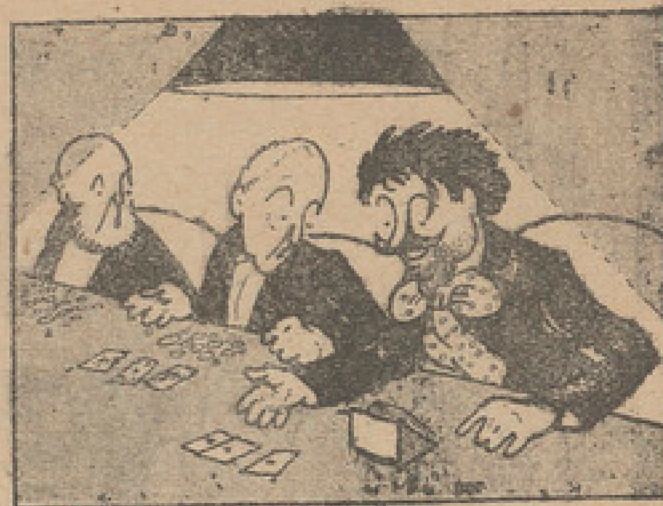
UN TYPE PAS ORDINAIRE



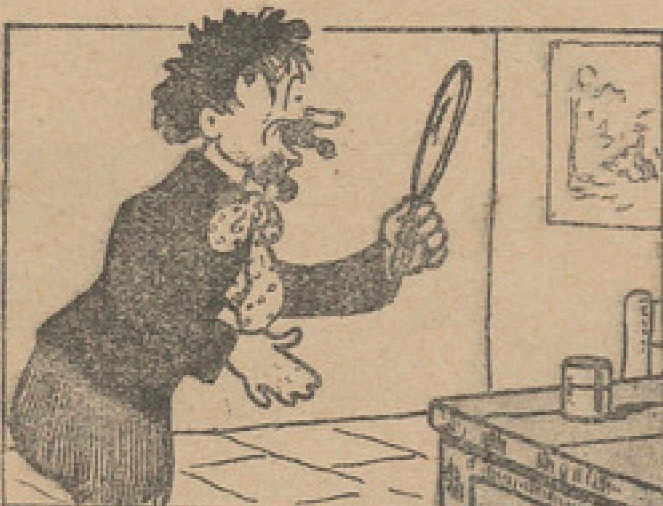
Robès Pierre eut jadis à subir les coups terribles d'une destinée implacable. Peintre à ses loisirs, il connut la sombre dèche, mais comme c'était un type... un type même pas ordinaire si j'ose dire, il accueillait l'infortune avec le sourire... car il avait des moyens épatants de conjurer le sort.



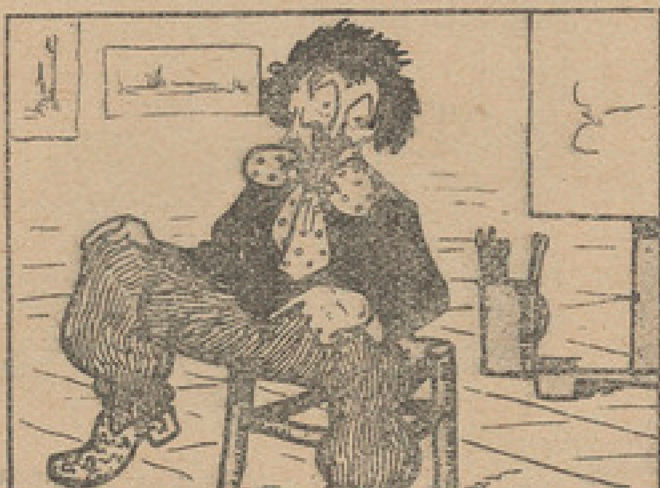
Il avait trouvé une combinaison superbe pour vivre sans qu'il lui en coûtât un rouge liard... Comment?... Ah! pardine, j'en étais sûr que vous voudriez connaître son système... C'est bien simple. . voyez plutôt... Quand arrivait l'heure des repas, il se mettait à débiter la *Grève des forgerons*... Comme en parlant *il mangeait* la moitié des mots, quand il avait fini de déclamer il n'avait plus faim. .



Quand un jour il dut se vêtir, il n'hésita pas une minute... Il se présenta à quelque élection et *remporta une veste* magistrale. . puis il se fit présenter dans un cercle, tailla une banque et *ramassa une superbe culotte*... Comme tout le monde prétendait qu'il était *né coiffé*, il jugea inutile de prendre un chapeau.



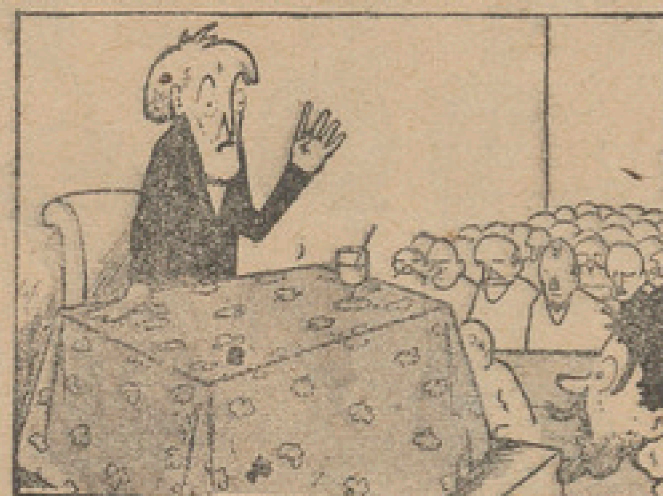
Il ne dépensait jamais un sou de blanchissage... et il avait raison... il allait, lorsque le besoin s'en faisait sentir, chez un de ses amis qui a l'habitude *de laver son linge sale en famille*... Là il profitait de l'occasion... Plus tard, il abandonna ce moyen pour un plus pratique... d'ailleurs, entre nous, c'est parce qu'il s'était fâché avec le copain en question... Comme il constata un jour que ses cheveux *blanchissaient*, il leur donna son linge sale. .



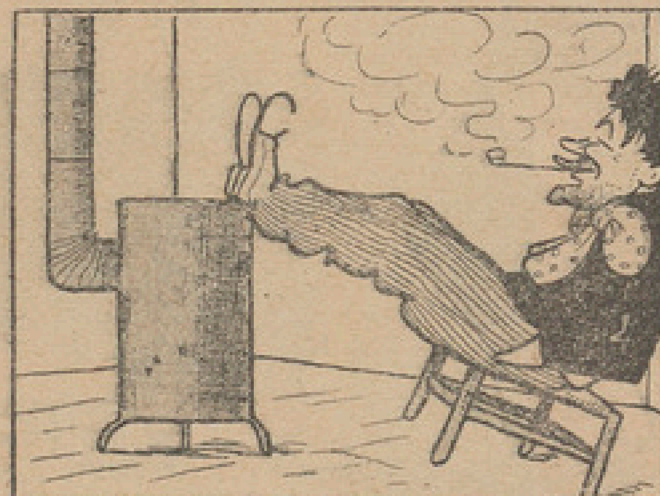
Comme il jouait aux courses, il *se faisait nettoyer* régulièrement... ça lui évitait l'achat d'une brosse... Jamais il ne dépensa un centime pour du cirage : quand ses souliers étaient sales, il sortait en chaussons. « Comme cela, disait-il avec justesse, mes *souliers brillent*... par leur absence.



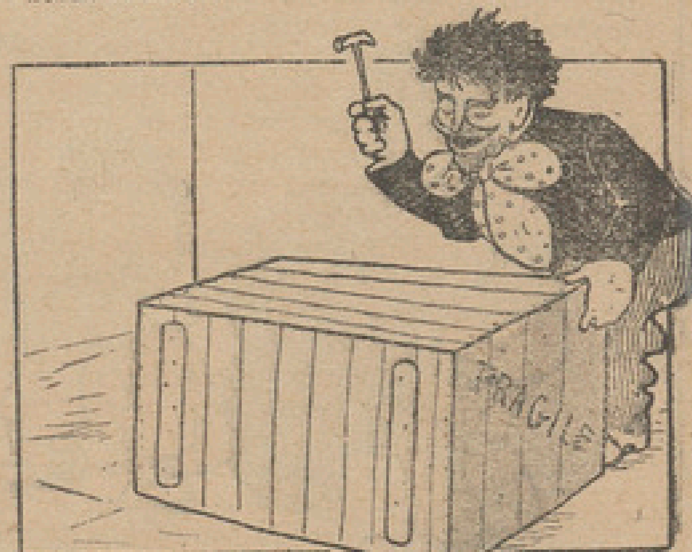
Il aimait beaucoup fumer et n'achetait jamais de tabac. Il profitait, pour en faire une ample provision gratuite, de ce qu'il se trouvait par hasard en relations avec des agents de police... et ces messieurs, je vous prie de le croire, lui faisaient bonne mesure..



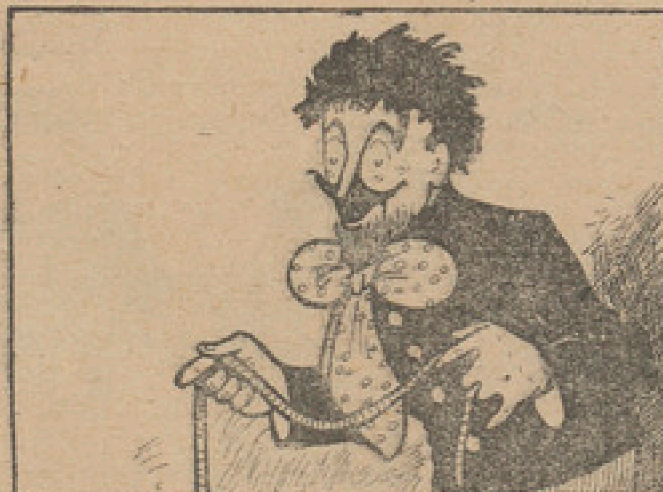
Comme il n'avait pas d'argent pour aller au café et qu'il aimait bien se rafraîchir, il fréquentait les salles de conférences où l'on parlait d'alcool... *comme il buvait les paroles* de l'orateur, il pouvait ainsi, à bon marché, s'offrir le luxe d'une petite cuite.



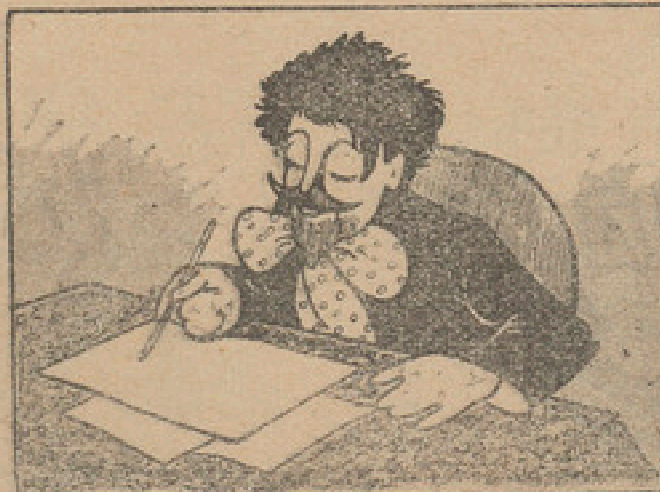
L'hiver, jamais il n'achetait de combustible pour son poêle... il trouvait toujours le moyen *de brûler la politesse*... à quelqu'un, ou bien il abattait quelques branches de *son arbre* généalogique, les sciait et en faisait un feu joyeux.



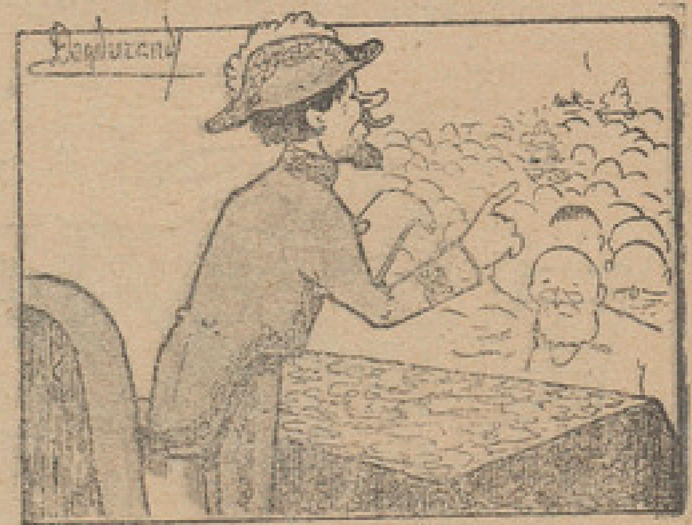
Un jour, s'étant aperçu que ses amis *cassaient du sucre sur son dos*, il résolut de s'en servir et d'en faire le commerce... Il réussit dans son négoce et bientôt devint riche comme Crésus...



Alors il se lança dans les inventions... La première fut le mètre en peau de belle-mère, destiné à *prendre des mesures* de précaution... La seconde, le thermomètre capable d'enregistrer la chaleur communicative des banquets...



Quelque temps après, il présenta à l'Académie des sciences un rapport sur un paratonnerre de son invention. Ce paratonnerre était destiné aux jeunes gens ayant *une jeunesse orageuse* et devait les préserver *du coup de foudre* quelquefois si redoutable.



Ce fut le succès, la gloire! Robès Pierre, à la première place vacante, fut élu membre de l'Institut. Son discours de réception fut un chef-d'œuvre, grâce à un produit de son invention, le Ropilin, avec lequel il *émailla* ses phrases de traits d'esprit et de bons mots... C'est d'ailleurs ce produit que j'ai employé pour écrire l'histoire de Robès Pierre.

UN DIMANCHE !



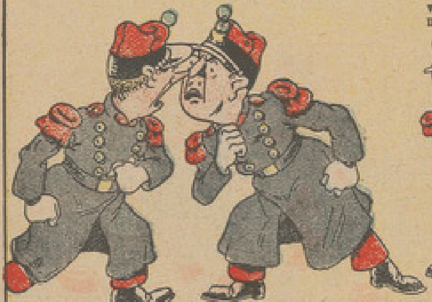
1. « Demi-tour... Eh bien, et vos gants qu'en faites-vous?... c'est-y qu'vous voulez que j'vous les mette?... — Sergent, l'major m'en a exempté, rapport que j'ai mal au doigt... — J'm'en fiche, mettez vos gants. »

2. « Bon sang d'bon sang d'bonsoir, et l'major pour qui qui compte alors?... Après tout, tant pis, j'aurai qu'à les quitter tout à l'heure. »

3. « Tiens, bonjour, mon vieux Tiroflant, alors on s'ballade... où c'est-y qu'tu vas?... — J'sais pas... — Nous non plus... si qu'on montait jusqu'à la Grand'-Rue, le libraire a changé les cartes postales de son étalage... — Ça colle. »

4. « Tiens, qu'est-c'est qu'ça?... — Qu't'es bête, mon vieux Tiroflant, tu vois bien qu'c'est une pendule spéciale. — Ça, une pendule, ça te va, à toi, de traiter Tiroflant d'bête, espèce de gourde, ça une pendule... c'est un baromètre. »

5. « Un baromètre, un baromètre!... tu m'as l'air d'un fameux baromètre, toi, j'te dis qu'c'est une pendule... — Et moi, j'te dis qu'c'est un baromètre, si tu le sais pas, j'te l'dis, moi »



6. « Imbécile, ça se voit pourtant bien qu'c'est une pendule, ça vous crève les yeux!... — Imbécile!... et toi, vieux maboul... et pis répète-le voir un peu qu'c'est une pendule, répète-le voir un peu si t'as pas peur, maboul.. J'te dis qu'c'est un baromètre!.. »

7. — *Tiroflant.* « Quoi, c'est pas la peine de vous débiter des douceurs pour ça, v'là justement l'sergent Machot qui passe, on va lui demander à lui qu'est un type instruit. »



8. — *Le sergent.* « Vous êtes tous des andouilles. Vous saurez à savoir que c't'objet-là c'est une pendule pour les crétins, un baromètre pour les idiots et qu'c'est une bascule pour les gens intelligents... comme moi. »

9. « Ben quoi, on peut s'tromper, pas vrai!... » *Tiroflant.* « Si qu'on s'pesait, pour voir, c'est peut-être drôle?... — Penses-tu, y a marqué d'sus qu'ça coûte deux sous, j'ai pas d'l'argent à dépenser comme ça, moi. — Qu't'es bête, on n'a qu'à s'peser tous les trois ensemble. »

10. « Tiens, t'as une riche idée, Tiroflant, allons-y..... Eh! bouge donc pas toi, tu vas m'faire tomber... — Combien qu'ça marque?... — Deux cent vingt-neuf... — Deux cent vingt-neuf quoi?.., — Kilos, parbleu!.. »

11. « Ah oui, mais on a ça d'à nos baïonnettes, nos capotes et nos croquenots, ça pèse les yeux de la tête ces fourbis-là; faudrait les jeter sans descendre. — Tiens, c'est vrai. — A toi, Tiroflant. — C'est pas commode mon'ieux... là, ça y est, à ton tour... — Combien qu'ça marque maintenant?... — Deux cent dix-neuf... »



12. « Alors on peut descendre?... — Bien sûr, à moins qu'tu veuilles coucher là-d'sus!... — Alors, combien ça fait-y qu'on pèse chacun?... — Attends un peu... deux cent dix-neuf divisé par trois, ça fait... ça fait... soixante-treize. On pèse donc soixante-treize kilos... — Tiens, c'est y rigolo, v'là qu'on pèse tous les trois la même chose!... »



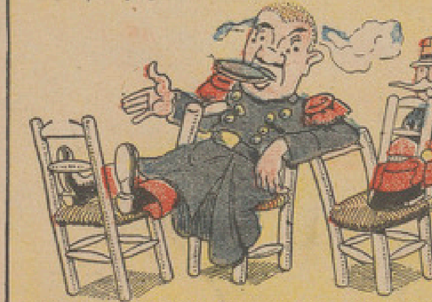
13. — *Tiroflant.* « Ousqu'on va maintenant?.. — Ben, on va-t-aller faire un tour dans la campagne. » *Tiroflant.* « Moi, j'y vais pas, j'vous laisse, j'vais aller écouter la musique qui joue sur la place d'Armes, au revoir... »

14. « Eh l'homme, et vos gants, qu'en faites-vous?... — Mon capitaine, c'est l'major... — Allons, pas de discours, le major n'a rien à voir là-dedans. Mettez vos gants. Vous aurez quatre jours pour n'être pas à l'ordonnance. Rompez... »

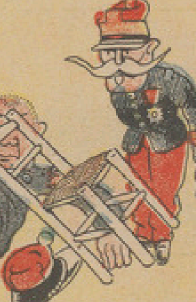
15. « Zut, qué sacré fourbi!... L'major m'exempte de gants, l'capitaine veut que j'les mette!.. c'est bon, on va les enfiler les chaussettes.. »

16. « Dites donc, vous, voulez-vous que je sois obligé de vous couper la main! Je vous exempte de gants, et vous les mettez quand même!... Mais vous ne savez donc pas que la laine peut envenimer votre mal! Allons, quittez moi ça, vous aurez deux jours pour n'avoir pas suivi mes prescriptions. »

17. « Ah, elle est forte, celle-là... c'est bon, j'vas les quitter... Y a pas à dire, y vont m'faire tourner en bourrique! »...



18. « J'vais m'installer ici. La musique ne va pas tarder à commencer. Ouf, qu'on est bien. Une chaise sous mes pieds et je vais être encore mieux. Là, un bon cigare au bec, des flots d'harmonie qui vont chatouiller agréablement mon *odoruf*... sûr que j'vais pas m'ennuyer... »



19. « Eh là-bas, le fantassin!... — Oh, encore! »...

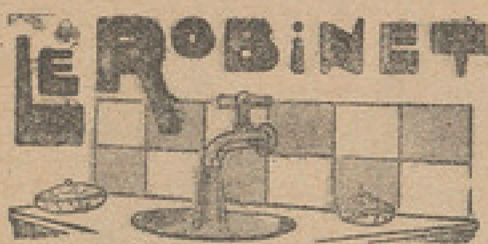
« En voilà une tenue, vous n'êtes pas dans une étable à pourceaux ici... Et vos gants?...

20. ... Voulez-vous les mettre immédiatement — Mais... mon... coco... colo...nel, c'est l'ma...jor. — C'que vous me chantez là!... Vous allez tout de suite rentrer du quartier et vous faire porter huit jours pour mauvaise tenue en ville »

21. « Sacré bon sang d'métier, ils vont me faire devenir fou, maboul, aliéné!.. voilà, j'vas les mettre, mes gants! »

22. « Oh!... Ah! sacrognegnieu!... Alors il me semble que vous vous fichez de moi, mon garçon.. Comment, c'est un peu violent, vous avez encore vos gants?... — L'colonel... major.. — J'm'en f..., vous aurez huit jours et revenez-y à la visite, revenez-y .. que votre doigt se pourrisse, se putréfie, se gangrène, ce sera bien fait!.. »

23. « Ben en v'là une histoire, j'suis fadé.. 4 jours du capitaine, 2 jours du major, 8 jours du colon, encore 8 jours du major, ça fait 22 jours en tout.. et cela pasqu'y en a qui veulent que j'mette mes chaussettes pendant qu'y en a un qui ne veut pas.. Ah! là là, la classe, la classe! » (*A suivre.*)



C'est dimanche, de bon matin . la famille Ducrouton est debout et chacun se prépare en hâte, car Théodule Ducrouton, Pulchérie, son épouse, et le jeune Célestin Ducrouton, doivent aller passer la journée à la campagne.

Prêt le premier, Ducrouton s'occupe des provisions qu'il entasse dans un filet.

« Tintin » est bientôt habillé, seule madame n'est pas encore prête, et Théodule attend avec impatience son épouse.

— Voyons, voyons, Pulchérie, dépêche-toi, tu sais bien que nous devons prendre le train de 9 h. 25.

— Mais si, mais si, je n'ai plus que mon chapeau à mettre, répond Mme Ducrouton qui n'a pas encore fini de se débarbouiller.

Harcelée par son mari qui répète pour la vingtième fois « qu'on va manquer le train », Mme Ducrouton est enfin prête.

Arrivés en nage à la gare, Ducrouton s'aperçoit qu'il est 9 h. 23.

— Sapristi, plus que deux minutes! vite, dépêchons-nous. Attendez-moi à l'entrée des quais, je cours chercher les billets.

Ducrouton, son épouse et Tintin parviennent enfin à grimper dans un compartiment, juste au moment où le train part.

— Ouf! ça y est, s'exclame Théodule en s'épongeant le front. Enfin nous l'avons, c'est le principal, mais j'ai attrapé rudement chaud, et tout ça rapport à toi, ajoute-t-il, en se tournant vers son épouse. Oh! les femmes! c'est toujours trente-six heures à s'apprêter.

Le train roule et au bout de vingt minutes, arrivé à Bécon-les-Bruyères, Ducrouton prend le filet à provisions, qu'il charge sur son épaule, et la famille sort de la gare pour se diriger vers la campagne.

— Sapristi! qu'il fait chaud! murmure Théodule en posant son filet au bout d'une demi-heure de marche.

— Voyons, il faudrait trouver par ici un petit endroit à l'ombre, pour nous y installer.

Après quelques minutes de recherches, on parvient à découvrir un coin de gazon abrité par un bouquet d'arbres.

— Voilà notre affaire, dit Mme Ducrouton, on sera très bien ici.

Ducrouton se débarrasse de son filet avec un soupir de soulagement et se met à son aise, tandis que sa femme recommande à Tintin, qui étrenne son uniforme de collégien, de ne pas se salir.

Mme Ducrouton installe ensuite la « nappe », pendant que son mari tire du filet un poulet froid, du saucisson, du fromage, des fruits et trois bouteilles de vin rouge.

— Il va bientôt être onze heures et demie, dit Théodule en regardant sa montre : L'air de la campagne m'a donné de l'appétit. Si on déjeunait?

Tous trois se mettent à table et font honneur au repas.

Tout à coup, Mme Ducrouton pousse un cri et laisse tomber sa cuisse de poulet.

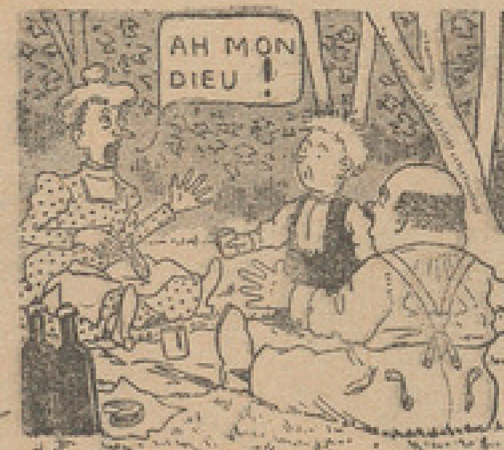
— Ah! mon Dieu!

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? demande aussitôt Ducrouton, inquiet et surpris.

— Il y a, il y a..., que j'ai oublié de fermer le robinet du lavabo! répond son épouse affolée.

— Il faut rentrer immédiatement, s'écrie Ducrouton furieux. Tu n'en fais jamais d'autres. Je me demande un peu! laisser un robinet ouvert! Ah! oui! la maison va être propre!

Le repas est aussitôt interrompu et les provisions remballées



précipitamment. On reprend en courant le chemin de la gare de Bécon-les-Bruyères pour rentrer à Paris.

Tout le long de la route, Ducrouton ne cesse de ronchonner :

— Elle est propre notre partie de campagne! oui, parlons-en, à peine arrivé, obligé de rentrer chez soi et pourquoi? pour fermer le robinet que madame a laissé ouvert! Comme c'est agréable, quand même!

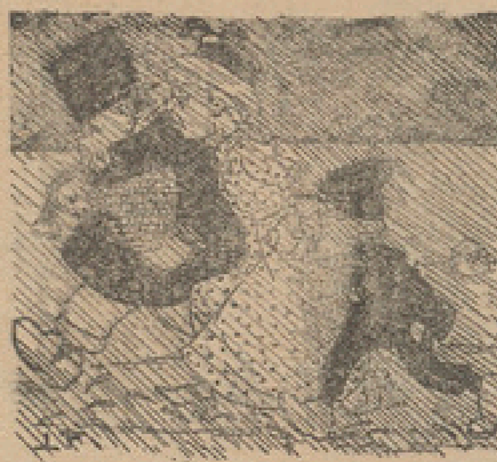
— C'est de ta faute, après tout, répond Mme Ducrouton d'un ton aigre, si tu ne m'avais pas tant fait dépêcher, cela ne serait pas arrivé.

Subitement, le ciel s'est couvert et la pluie commence à tomber.

— Bon! voilà qu'il pleut à présent! s'écrie Théodule. Dépêchons-nous, sans quoi nous allons être mouillés.

Effectivement, la pluie tombe bientôt à torrents et Ducrouton, sa femme et son rejeton arrivent à la gare trempés jusqu'aux os. Ils sont obligés d'attendre le train trois quarts d'heure. Pendant ce temps-là, le robinet coule toujours et Mme Ducrouton se désole en songeant à l'état dans lequel elle va trouver son appartement en rentrant.

Le train arrive enfin et l'on roule vers Paris. Dans le wagon,



la discussion recommence au sujet du robinet et, pour passer sa mauvaise humeur, Mme Ducrouton applique une paire de claques à Tintin qui est occupé à se fourrer les doigts dans le nez. Arrivé à Paris, Ducrouton saute dans un fiacre, avec sa famille : « Cocher! 25, rue des Vinaigriers, et filez vite, il y aura un bon pourboire! »

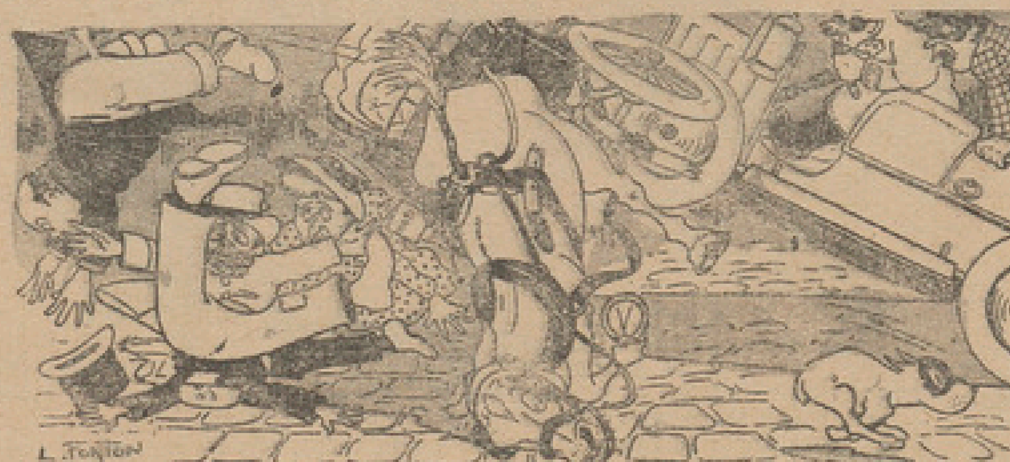
Le sapin part au galop, mais, au coin d'une rue, il est tamponné par une automobile qui le renverse. Cocher et voyageurs sont projetés dans la boue, Mme Ducrouton et Tintin poussent des cris épouvantables. Un rassemblement se forme aussitôt et les malheureux voyageurs sont relevés, heureusement sans aucun mal. Pendant ce temps-là, le cocher et le chauffeur de l'automobile se disputent comme deux chiffonniers. L'arrivée de deux agents met fin à la scène et tout le monde est conduit au commissariat de police pour s'expliquer.

Et le robinet coule toujours!

Au poste, M. et Mme Ducrouton s'impatientent et se lamentent. Enfin, au bout d'une heure, le commissaire renvoie tout le monde après avoir dressé une contravention au chauffeur, auteur de l'accident. A peine sorti du poste de police, Ducrouton est pris à parti par le collignon qui réclame sa course et le pourboire promis. Pour éviter de nouveaux ennuis, Théodule donne une pièce de cent sous au cocher, et, hélant un autre fiacre, se fait conduire chez lui.

Arrivé rue des Vinaigrers, Ducrouton, son épouse et Tintin passent comme une trombe devant la loge de la concierge et grimpent quatre à quatre leurs cinq étages. Tout essoufflé, Théodule se précipite pour ouvrir sa porte, mais pour comble de déveine, il s'aperçoit qu'il a perdu ses clefs dans l'accident de voiture.

— Bon! il ne manquait plus que ça, à présent! voilà que j'ai perdu mes clefs maintenant! oh



là là, là là! si y a pas de quoi devenir marteau! et tout ça parce que madame ne fait jamais attention à ce qu'elle fait! Si c'est pas malheureux tout de même! Oh! les femmes!

En ronchonnant, Ducrouton redescend au galop chercher un serrurier, tandis que sa femme et Tintin attendent sur le palier.

Comme c'est dimanche, Théodule a dû courir tout le quartier avant d'en trouver un, et il ne revient qu'au bout d'une heure.

La porte est enfin ouverte, et Ducrouton traverse en courant l'appartement, bousculant et renversant les meubles sur son passage, et se drige vers le cabinet de toilette. Violement, il ouvre la porte, se précipite, et... stupéfac-



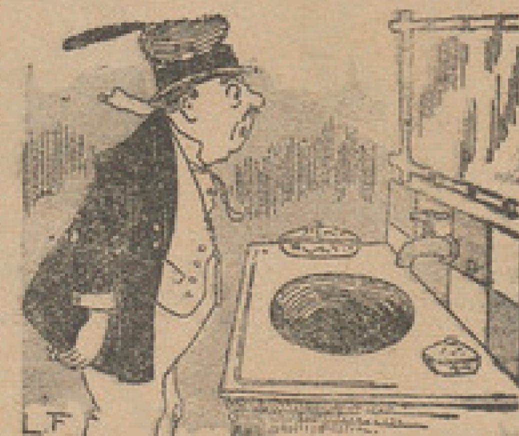
tion! s'aperçoit que le robinet est fermé!

Dans sa précipitation, il n'avait même pas remarqué qu'il n'y avait aucune trace d'inondation dans l'appartement, et n'avait songé qu'à une chose : fermer le robinet.

Aussi en constatant que ledit robinet n'était pas ouvert, il en resta comme abruti puis entra dans une violente colère.

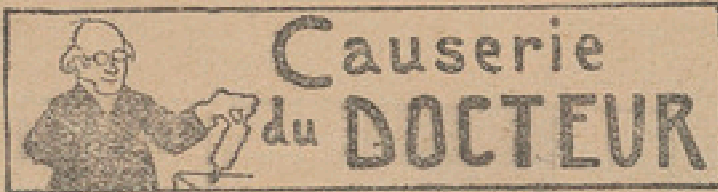
Mme Ducrouton n'en était pas moins stupéfaite. « C'est drôle! dit-elle, je pensais bien avoir oublié de le fermer, pourtant! »

Ducrouton éclata : « C'est drôle! ah! tu trouves ça drôle



toi, eh bien t'en as du culot! Comment! tu viens me raconter que tu as laissé le robinet ouvert, on est obligé de rentrer précipitamment, on se fait saucer, il nous arrive un accident, je perds mes clefs, je suis obligé de courir après un serrurier, et tu trouves ça drôle! Si encore le robinet avait été ouvert... mais non, j'arrive, je me précipite et je le trouve fermé! Ah! elle est un peu raide, celle-là! Dire que je me suis fait du mauvais sang, et tout ça...... pour rien! Si c'est pas malheureux tout de même d'être affligé d'une femme pareille!

TITI.



La Vieillesse.

Dans le monde, le visage est souriant, la parole amène et douce, le geste gracieux et bien mesuré. Dans la solitude le masque tombe, la physionomie change, en même temps qu'apparaît le moi intime, celui qui s'efface, qui se dérobe dans les révolutions journalières, pendant les veilles silencieuses de la nuit ou à la lumière grise de l'aube, l'esprit cramponné de mille douloureuses chimères, se débat dans un lac de tristesse. Les espoirs déçus, les blessures de l'amour-propre, la vanité froissée, toutes ces misères morales, vraies ou fausses, qui sont la monnaie courante de la vie quotidienne, grandissent dans l'ombre de la solitude et l'esprit s'en trouve accablé.

Cette usure morale, elle aussi, entre en ligne de compte dans le bilan de la vie Invisible, elle n'en est pas moins funeste, et si ses manifestations pathologiques n'en sont point déterminées, on peut au moins supposer qu'elle pèse lourd dans le plateau de la vieillesse.

Observez que ces soucis, ces chagrins n'apparaissent qu'à l'âge mûr, lorsqu'on a essuyé les éclaboussures de la vie, à l'heure même où la vieillesse commence, comme si la nature voulait précipiter notre chute

C'est aussi à ce moment, à l'automne de la vie, que mûrissent les folles avoines de la jeunesse. Il faudra acquitter ces lettres de change que la jeunesse imprévoyante tira sur l'avenir. Tros et Cacchus ont été de la fête, les lampions sont éteints, et la note, la douloureuse, reste à payer.

La créance se soldera par une pitoyable et prématurée vieillesse.

« L'homme ne meurt pas, il se tue, » disait Fontenelle. Il se tue autant par les tourments de l'esprit que par la fatigue physique et par l'imprévoyance

Pour les peines morales, il suffit d'un peu de philosophie et de savoir se dérider le front. Quant à l'usure de la vie, elle est inéluctable, mais si on ne peut s'y soustraire, on peut au moins retarder le moment où l'édifice vermoulu tombera en ruine. La longévité n'appartient qu'à ceux qui l'ont préparée de longue main.

Il n'est point d'acier si bien poli que la rouille n'entame avec le temps. Il n'est point d'individu à l'abri de *l'artériosclérose,* cette rouille de la vie.

A mesure que nous avançons en âge, nos organes s'encroûtent et perdent leur élasticité. Les artères qui portent la vie dans tout l'organisme, en canalisant le sang réparateur, se durcissent, s'obstruent en vieillissant. Elles subissent le même sort que les tuyaux de canalisation d'une grande ville, qui, pleins de limons, de dépôts d'incrustation, ne laissent circuler l'eau qu'avec lenteur. Dans les artères, dures, vieilles et obstruées, la vie circule péniblement, la mort s'avance doucement, pour être définitive le jour où la circulation s'arrête devant un cœur impuissant à lancer l'ondée sanguine dans un système circulatoire usé. C'est ainsi que meurent les vieillards qui s'éteignent, telle une lampe qui manque d'huile.

Le plus souvent, *l'artériosclérose* amène une mort plus soudaine : hémorragie cérébrale

L'artère est inégalement incrustée. Parmi les parties dures et scléreuses, quelques-unes sont restées souples, elles n'ont pas été touchées par les rouilles de la vie Il s'ensuit donc que la paroi est inégalement résistante et peut se rompre facilement Sous l'influence d'un mouvement brusque combiné avec une ondée sanguine, la paroi de l'artère se rompt et le sang sort par la fissure (hémorragie). Si la rupture se fait dans le cerveau, les suites sont toujours graves, et la gravité dépend du territoire inondé : les diverses paralysies et même la mort subite en sont les conséquences

L'artériosclérose est une des manifestations de l'arthritisme. C'est en combattant par une hygiène rigoureuse la diathèse arthritique, par la sobriété, par la nourriture végétarienne, qu'on luttera contre le mal pour s'assurer la longue et heureuse vieillesse.

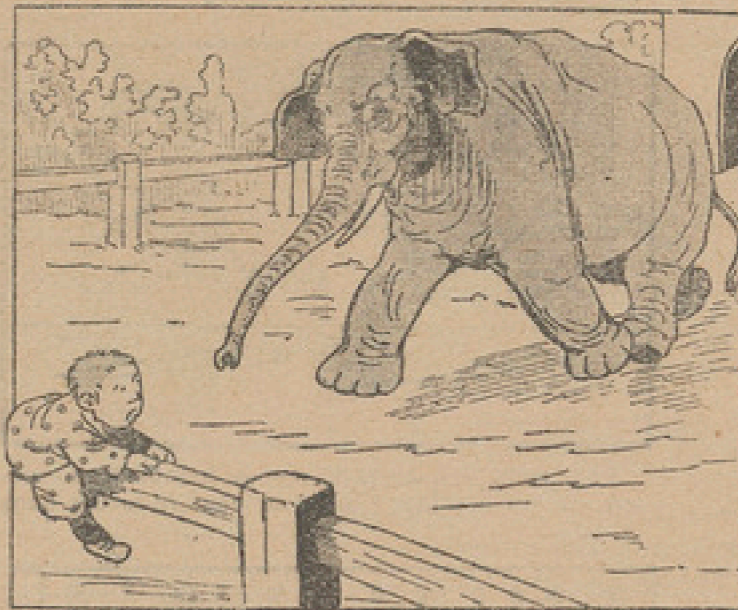
D. M. R

Lire dans le prochain numéro :

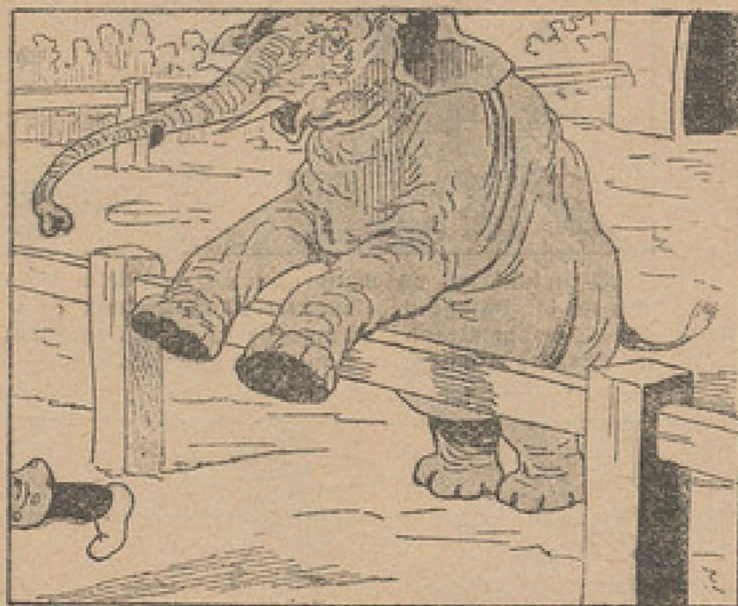
LE

CRIME DE BARFORD

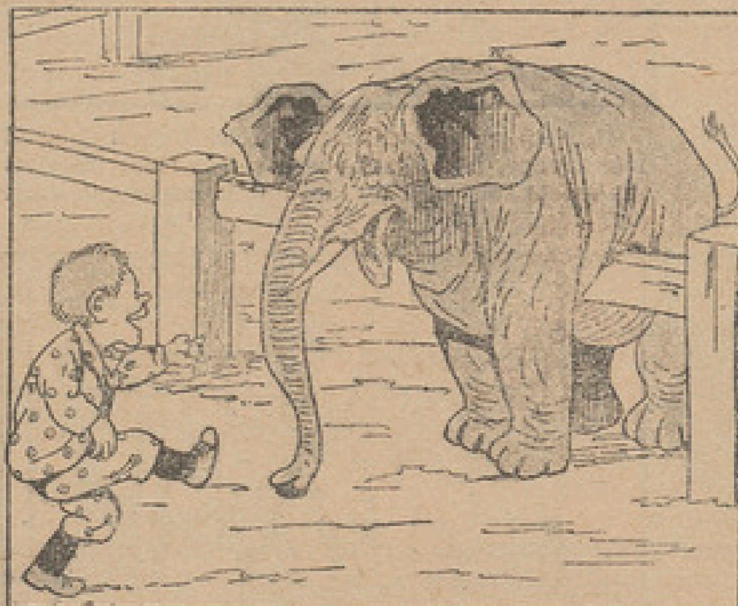
UN ÉLÉPHANT QUI LA CONNAIT



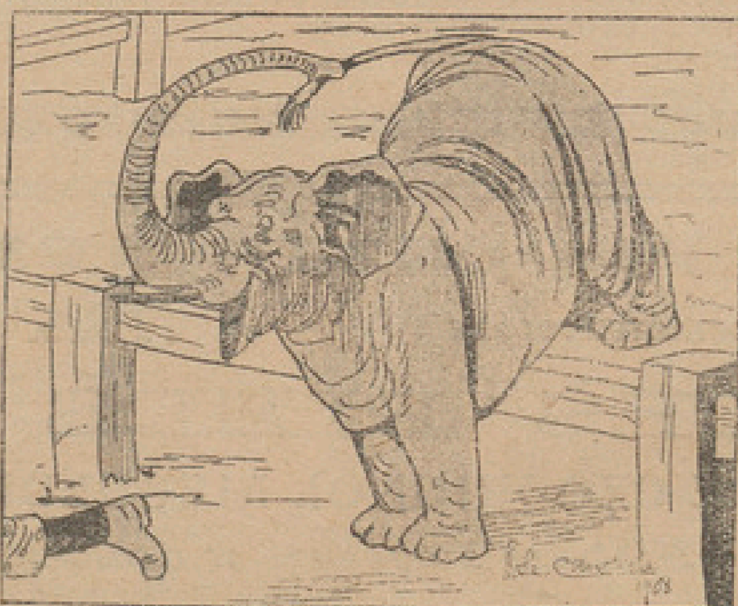
Toto ayant lancé des cailloux à l'éléphant, celui-ci brisa sa chaîne et se lança furieux à la poursuite du méchant garçon..



.. qui, très agile d'ailleurs, escalada la barrière. L'éléphant passa très facilement les pattes de devant par-dessus la barrière.



Mais le train de derrière se refusait absolument à toute tentative de saut. Vous pensez si Toto se moqua du pachyderme.



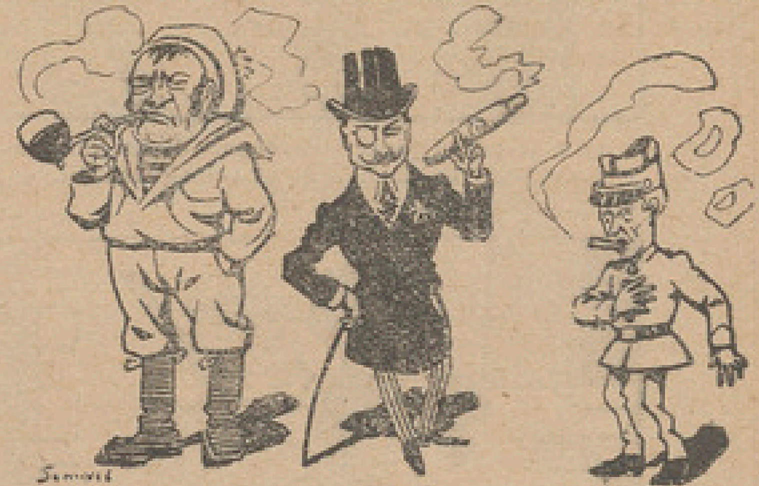
Mais pas longtemps, car, pris d'une inspiration subite, celui-ci de sa trompe saisit sa queue et enleva prestement le restant de son individu, qui se refusait à sauter par-dessus la barrière.



CURIEUSE STATISTIQUE

Sait-on à quel chiffre phénoménal a été évalué le nombre de fumeurs en France ?

A 5,671,000 ! en France seulement La consommation de chaque fumeur est de 4 kilogrammes



98 grammes par an. Sur 15 fumeurs 8 fument la pipe, 5 le cigare et 2 la cigarette

La consommation totale de cigarettes pour toute la France est évaluée à 204 milliards, soit 805 millions par jour, 33 millions par heure, 559,000 par minute et 9,323 par seconde.

Que doit-on consommer dans la libre Amérique où les femmes ne sauraient se passer de tabac ?



POUR PATINER LE ZINC

Voulez-vous donner à des objets en zinc une partie verte très solide? Rien n'est plus simple.

Plongez les objets en zinc dans une solution encore chaude de 50 grammes d'hyposulfite de soude dans 500 grammes d'eau bouillante, après décantation préalable du soufre précipité. Une courte immersion produit une patine vert clair. Si on laisse baigner plus longtemps les objets dans la solution maintenue à la température de 70 degrés environ, on obtient une patine vert foncé, plus brillante et semblable à l'émail.

Aussitôt que l'on retire les objets du bain, on les lave à l'eau pure et on les sèche.

Si on veut faire disparaître cette patine, il suffit de plonger de nouveau l'objet dans un bain d'acide chlorhydrique étendu d'eau.

On obtient une teinte de vert brun, en employant, au lieu du bain précédent, une solution de 15 grammes d'hyposulfite de soude et de 15 grammes d'alun de chrome dans 500 grammes d'eau bouillante. Enfin, les mêmes objets enduits d'une légère solution acide de sulfate de cuivre prendront une belle coloration de marbre noir.

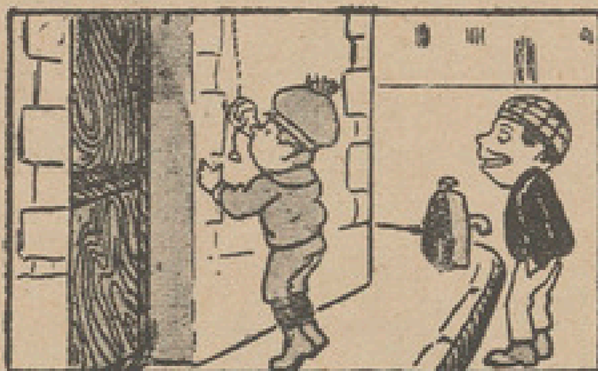


Lire dans le prochain numero :

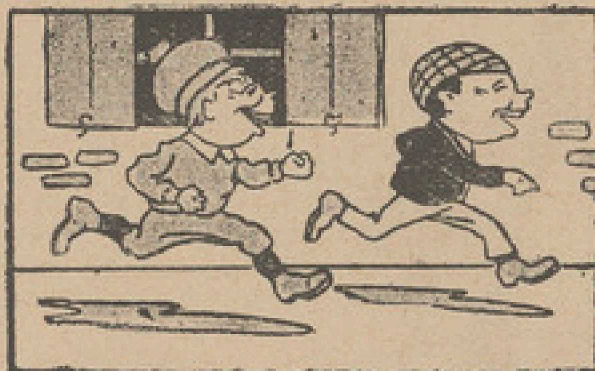
LE

CRIME DE BARFORD

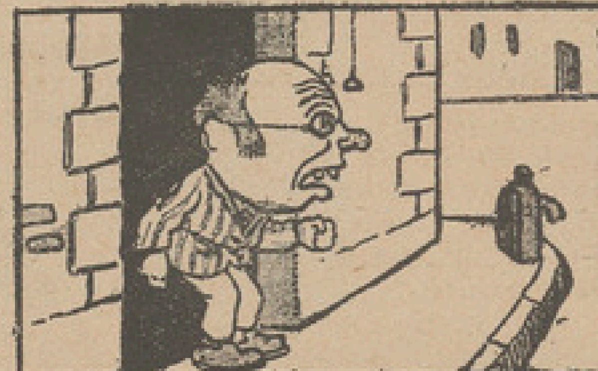
LE MANNEQUIN



Le plus grand plaisir de Jacques et de Bertrand, c'est de tirer les sonnettes, et principalement celle de la maison de M. Paingrillé.



Leur coup fait, les deux jeunes coquins s'empressent de fuir à toutes jambes et vont se cacher dans un coin..



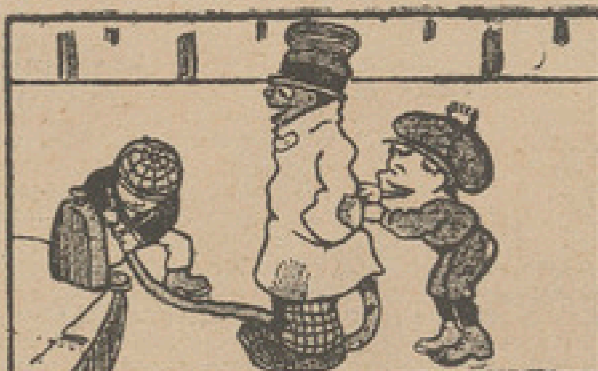
... pour rire tout à leur aise du nez que fait M. Paingrillé, quand, ayant ouvert sa porte, il s'aperçoit qu'il n'y a personne. Naturellement, il est furieux.



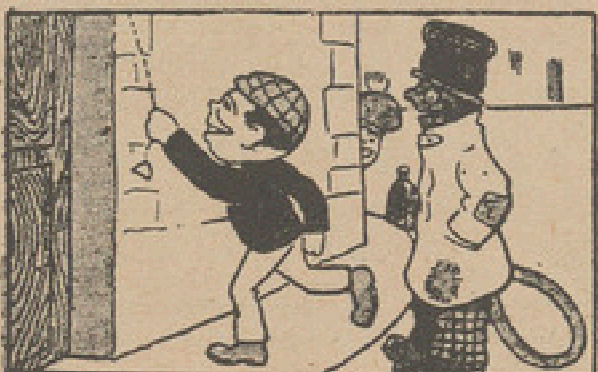
Or, un jour que ce dernier avait surpris Jacques et Bertrand au moment où ils tiraient sa sonnette, il leur avait allongé fortement les oreilles; aussi nos deux garnements avaient juré de se venger en faisant une mauvaise farce au bonhomme.



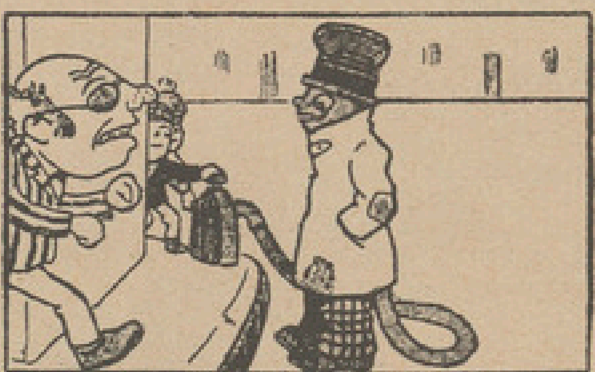
Ils installèrent un mannequin en face de la maison de M. Paingrillé, l'habillèrent d'un vieux paletot et, ayant attaché un masque en carton en guise de tête, ils le coiffèrent d'un vieux chapeau,



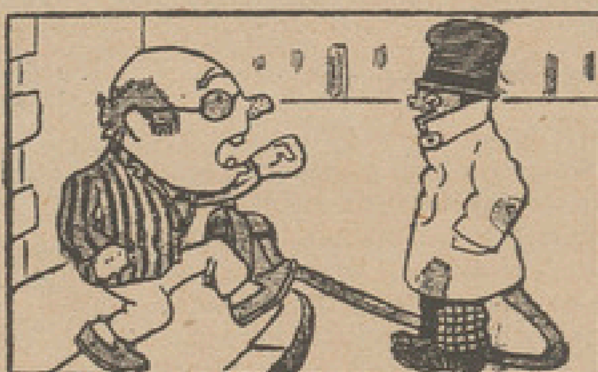
Puis, à l'aide d'un tuyau d'arrosage, qu'ils fixèrent après le robinet d'une borne fontaine qui se trouvait au coin de la rue, ils complétèrent leur œuvre.



Ayant tiré la sonnette, Jacques et Bertrand allèrent ensuite se cacher.



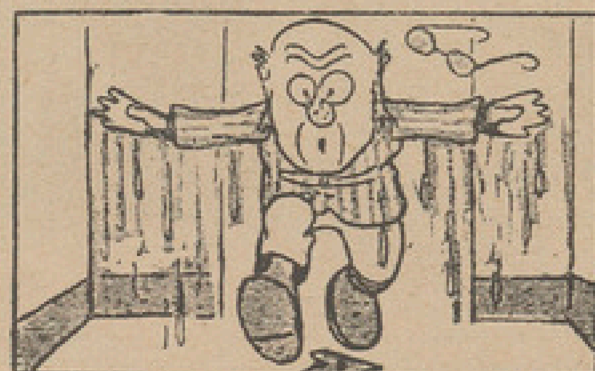
M. Paingrillé ouvrit sa porte et, comme il était très myope, il ne distingua pas très bien, mais vit seulement un individu devant sa porte qui avait l'air de rire.



« Ah ! gredin, c'est toi qui as tiré ma sonnette? attends un peu, je vais t'apprendre à te payer ma tête ! » A ce moment, Jacques et Bertrand ouvrirent le robinet et s'enfuirent.



Aussitôt, M. Paingrillé, qui avait à peine achevé le dernier mot, reçut le jet en pleine figure. Il fut inondé des pieds à la tête.



Aussitôt, il s'empressa de rentrer chez lui, tout ahuri de ce qui venait de lui arriver et tempêtant contre les mauvais plaisants.



De loin Jacques et Bertrand avaient assisté à la scène et ils étaient si joyeux d'avoir joué un bon tour à ce pauvre Paingrillé, qu'ils dansèrent un rigodon.

ANECDOTES

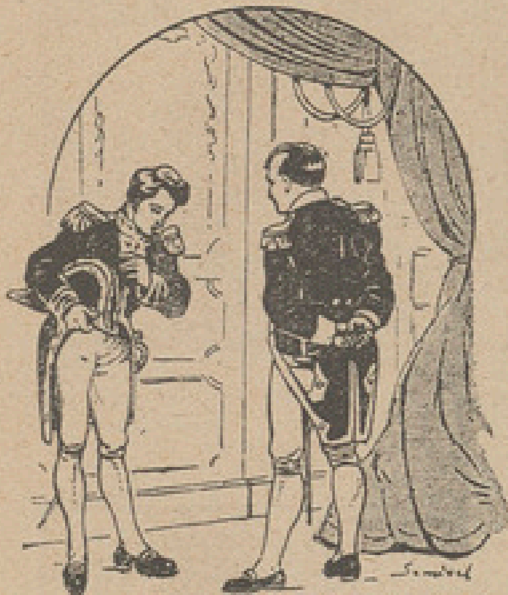
Monsieur de Chabrol.

Napoléon Ier, de retour de la campagne de Russie, n'était plus souvent de bonne humeur.

Un jour de grande réception à Saint-Cloud, il avisa un jeune préfet tout chamarré.

— Que faites-vous ici, monsieur? lui cria-t-il d'un ton irrité.

— Sire, répondit le préfet, sans montrer le moindre embarras, je suis venu voir mon beau-père malade, le duc de Plaisance.



— Il fallait rester à Montenotte. Les frontières sont à garder désormais; et l'intérêt de l'Etat doit l'emporter sur les sensibleries de famille, répliqua l'Empereur, de plus en plus irrité.., Mais voilà, l'on me donne des préfets tout jeunets, des préfets en nourrice. Quel âge avez-vous, monsieur?

— Sire, fit M. de Chabrol en s'inclinant dans une révérence héritée de la cour de Louis XIV, j'ai tout juste l'âge qu'avait Votre Majesté, quand elle gagna la bataille d'Austerlitz.

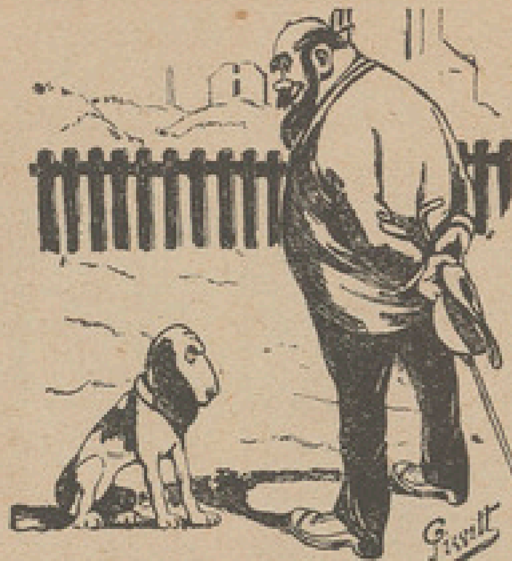
Trois jours après M. de Chabrol devenait préfet de la Seine.

La Mâchoire d'âne.

Un inspecteur d'Académie visitait une école primaire de son ressort. Il voulut interroger les élèves sur l'histoire sainte :

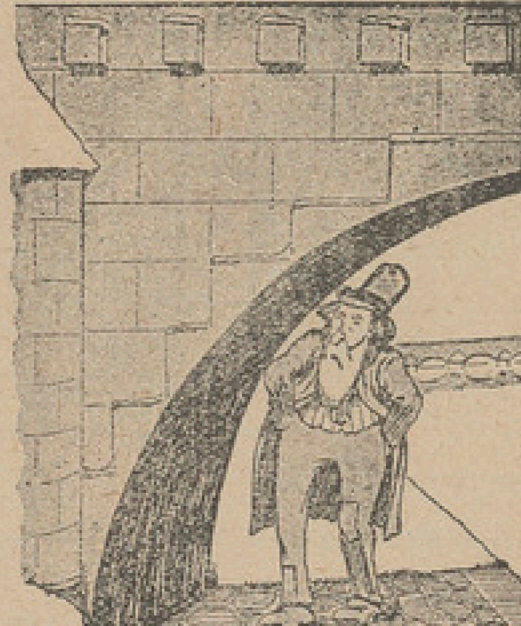


— Mes enfants, répondez...



— Allons, Médor, fais le beau? ..

Le Chien. — Voilà une chose qui te serait difficile, à toi, par exemple!...

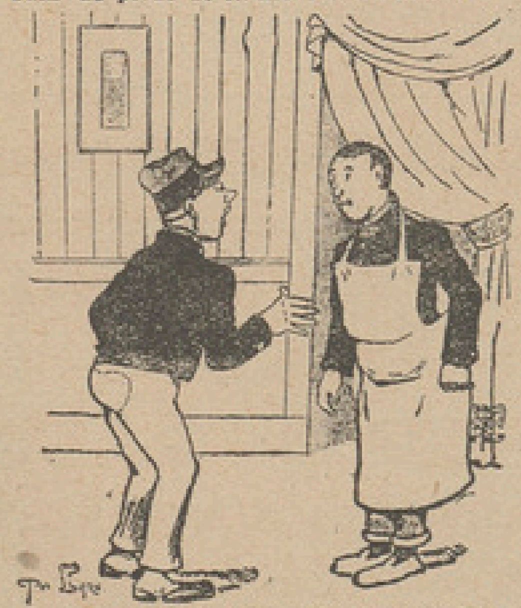


— Zut! quel sale temps! c'est dégoûtant d'être obligé de sortir patauger dans la neige quand on est si bien chez soi!



— Elle a un drôle de goût, votre eau! L'avez-vous fait bouillir au moins?

— Sûr et certain, m'sieur, elle vient du bain de pieds de la mère à madame!..



— C'est toi l'ordonnance du major? Ben, mon vieux, je viens te prévenir que tu peux te sauver au plus vite, car mon lieutenant qui est malade a dit à ton patron : Soyez sûr que je vas exécuter votre ordonnance.

ANECDOTES

Avec quelle arme Samson fit-il un grand carnage de Philistins...?

Silence sur toute la ligne.

Les écoliers se regardent, fourrent leur doigt dans le nez, mais personne ne répond.

Alors, voulant aider leurs souvenirs, l'inspecteur prend son menton et continue :

— Voyons, mes enfants, Qu'est-ce que c'est que ça?

Et tous les élèves, subitement rappelés au fait, s'écrièrent en chœur :

— Une mâchoire d'âne!

Un bon remède.

L'austère Lycurgue fit élever une statue au Rire, et Rabelais, le joyeux médecin, conseillait à ses clients d'expulser l'humeur peccante en s'esclaffant le plus souvent possible.

Tel est aussi l'avis exprimé par le docteur F. Brémond à l'un de ses derniers banquets de la Presse scientifique :

— J'ai, a-t-il dit, un remède souverain à proposer à vos maux quels qu'ils soient.



« Ce remède n'est pas spécialisé.

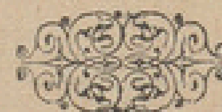
« On ne le prend ni en dragées, ni en pilules, on n'en confectionne ni en tisanes ni apozème.

« Il n'empâte pas la bouche à l'instar des potions, n'englue pas la peau à la manière des emplâtres.

« Il n'est pas la propriété d'un pharmacien, n'est pas exploité par une grande société à capital variable.

« Chimiquement parlant, il ne rougit pas à la teinture de tournesol, pas plus qu'il ne verdit le sirop de violette.

« Mon remède est seul capable d'agir *intra* et *extra*. J'ai nommé la Gaîté — *Jocus honestus* — de la famille des déridés, derideri, deridera, et cœtera...! »





SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 8

Enigme. — Ventouse.
Charade. — Fougerole.
Casse-tête. — Adèle, Yvonne.
Logogriphe. — Bal, Bâle, balle, ballet.
Mots cachés. — Marteau, pince. ciseau.
Mots carrés.

C A L E
A B O T
L O I N
E T N A

1er Calembour. — Parce que l'*ami-z-erre* (!..).
2e Calembour. — Godefroy de Bouillon.
Rébus : L'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Enigme.

On dit partout que je suis bête,
Permettez-moi de protester :
J'ai sauvé Rome, qu'on l'admette!
Et mon jeu? faut-il le vanter?...

Charade.

Mon premier est un adjectif possessif.
Mon second n'est pas vif.
Mon troisième est un fleuve d'Albanie.
Mon tout n'est qu'un vagabond.

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : On me met dans le porte-monnaie.
Ajoutez-m'en deux : J'ai toujours soif.
Ajoutez-m'en trois : Je deviens maréchal de France.
Ajoutez-m'en quatre : Je deviens romancier français (1800-1847).

Mots cachés.

Dans chacune de ces phrases découvrez un oiseau.

— En sont-ils fiers, les Allemands, de ce Rhin qu'ils ont chanté sur tous les tons!...

— Les lapins sont des animaux qui ne coûtent pas cher et rapportent beaucoup.

— Vous êtes vraiment difficile, mon enfant; moi je trouve encore beau que vous soyez arrivé à bon port.

Mots carrés.

1. Extrémité d'une surface.
2. Commencement d'un bois.
3 Partie inférieure du corps.
4. Refus d'une chose due.

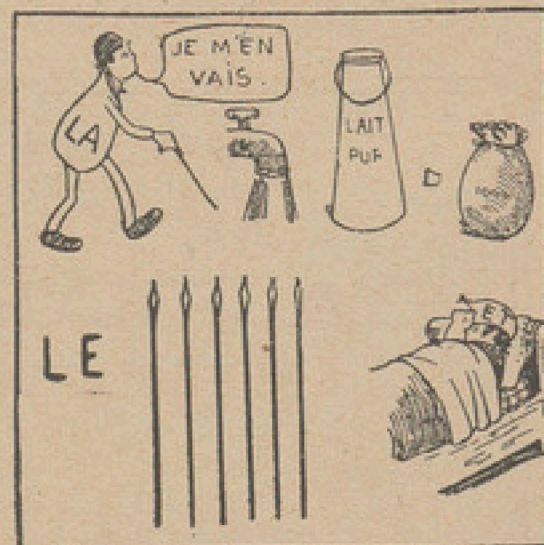
Calembours.

— Quelles sont les femmes les plus raisonnables de France?

— Pourquoi les saints n'aiment-ils pas les maçons?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS



(Solution dans le prochain numéro.)

PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

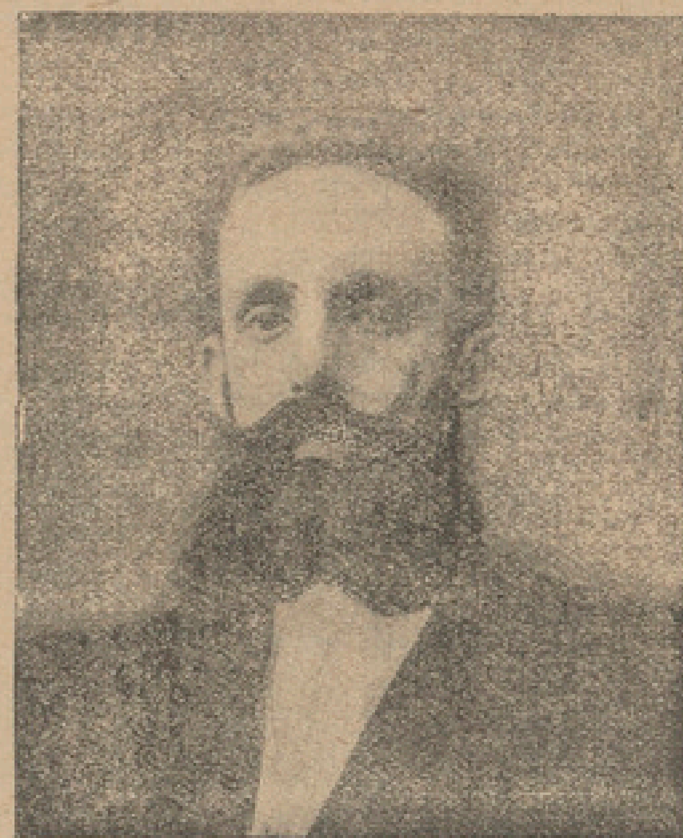
8e SÉRIE



N° 22........................



N° 23. ....



N° 24..... ....

Pour les conditions, voir le numéro 1.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours pour les jeunes.)

TEXTE EN MONOGRAMMES

8e SÉRIE

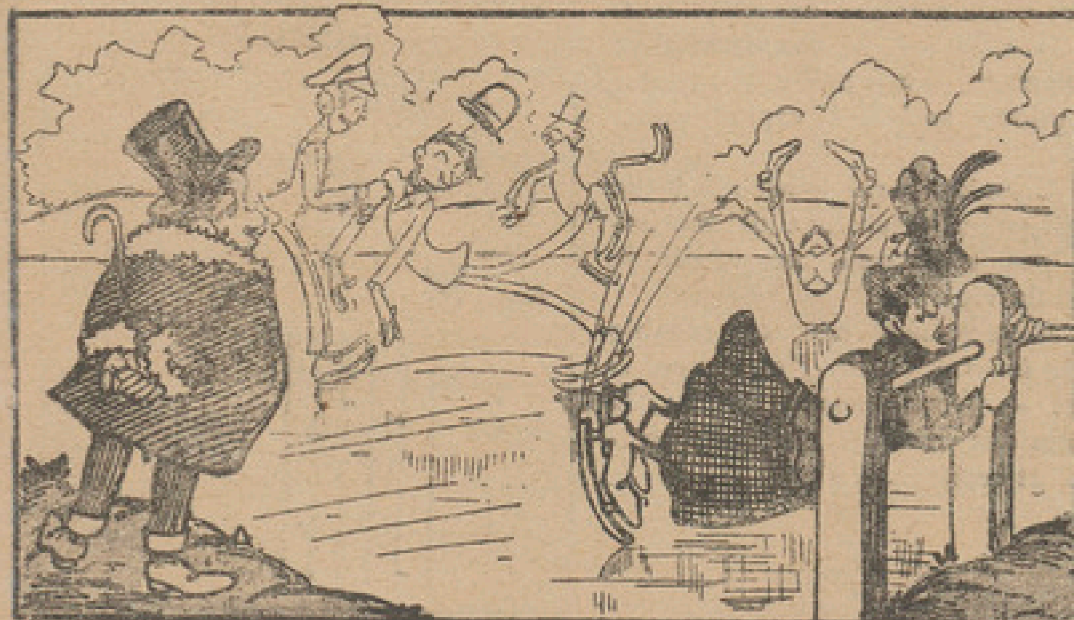


Pour les conditions, voir le numéro 1.

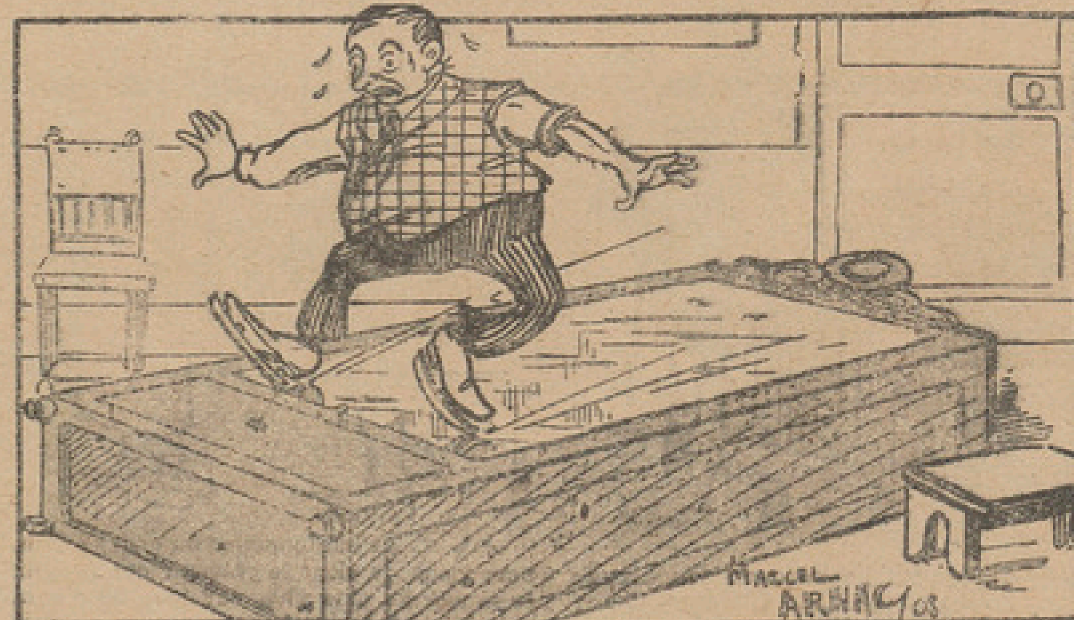
BON A DÉTACHER N° 8
Les reconnaissez-vous ?...

BON A DÉTACHER N° 8
Texte en monogrammes.

PATINAGE !

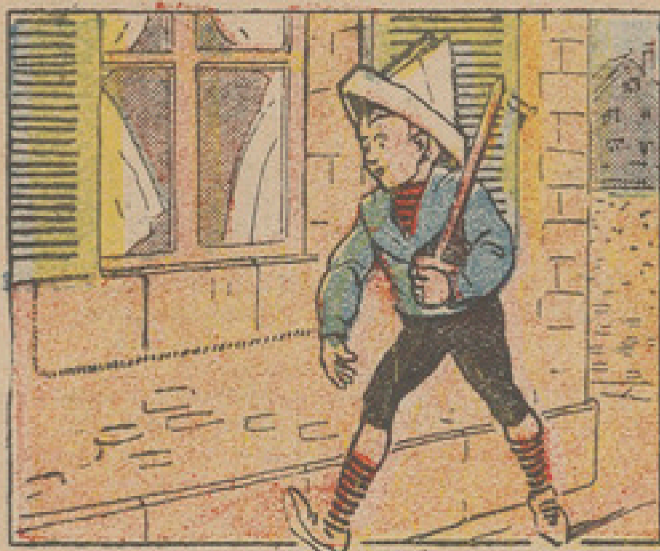


Comment M. Parvenu, qui brûle d'apprendre à patiner...

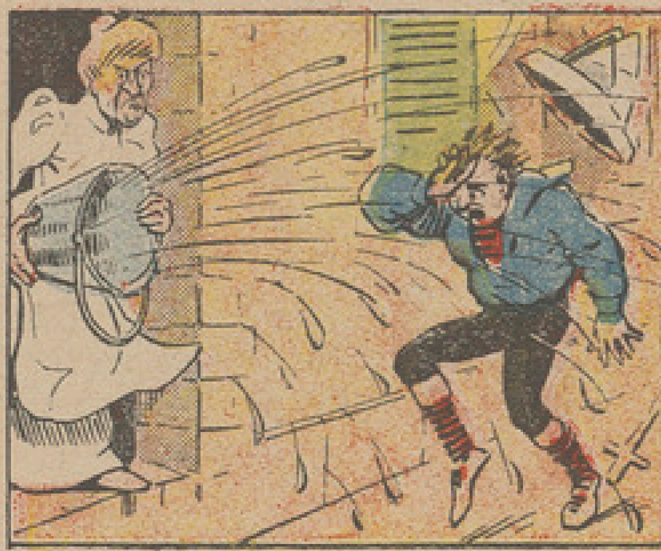


... échappe au ridicule de l'apprentissage en public.

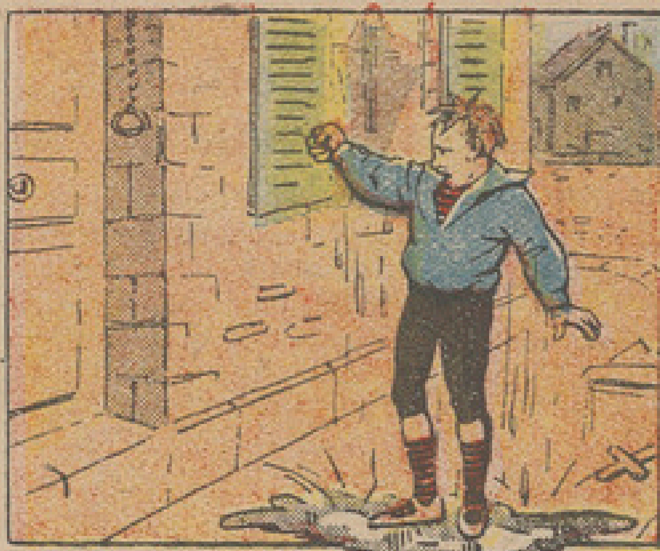
TOTO SE VENGE



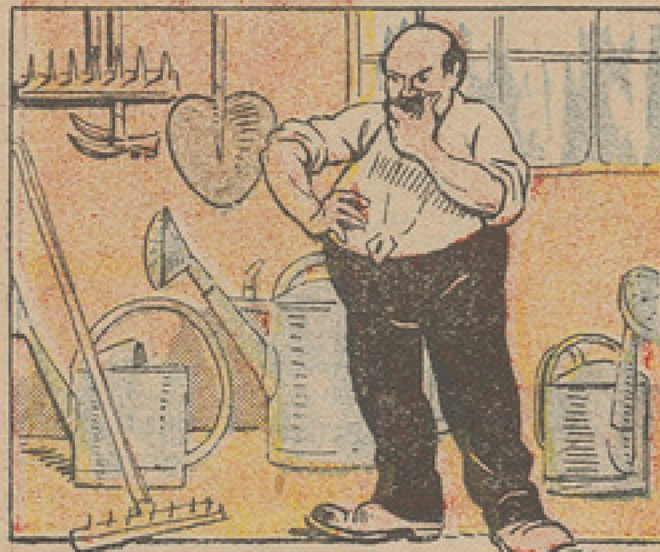
Toto, le fils du ferblantier, est méchant comme plusieurs voyous. L'autre jour, ne s'avisa-t-il pas d'aller tirer la sonnette de l'honorable M. Pompe, receveur des contributions.



Sa femme guetta notre gamin. Dès qu'alléché par son premier succès il revint à la sonnette, la porte s'ouvrit en trombe et il reçut, sans en perdre une goutte, le contenu d'un seau d'eau.



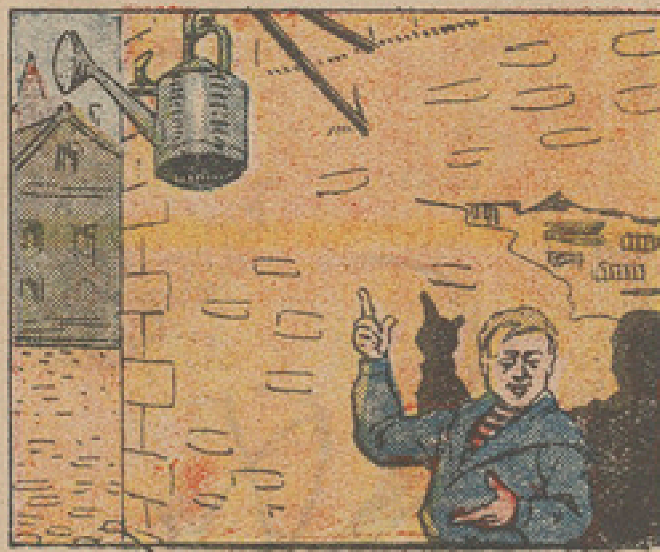
Toto, qui joint à ses nombreux défauts celui d'être rancuneux comme un vieux chat, montra le poing à la maison Pompe et jura de se venger *à la première occase...*



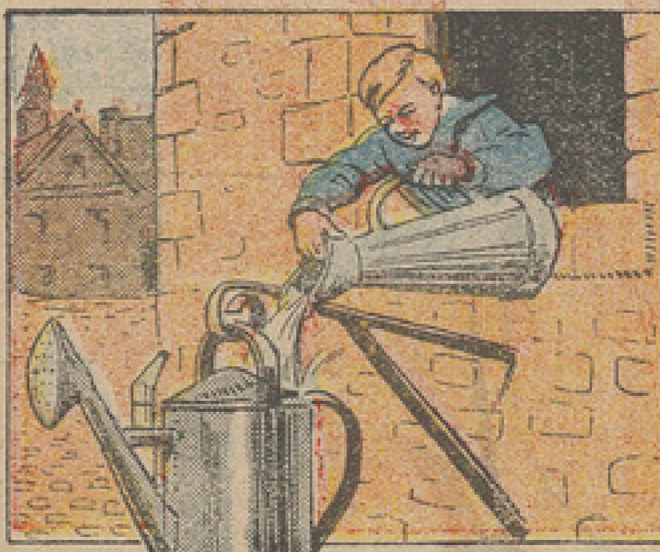
Le père de Toto, quelques jours après, songea à orner sa boutique d'une enseigne. Il chercha longtemps, car il avait peu d'imagination.



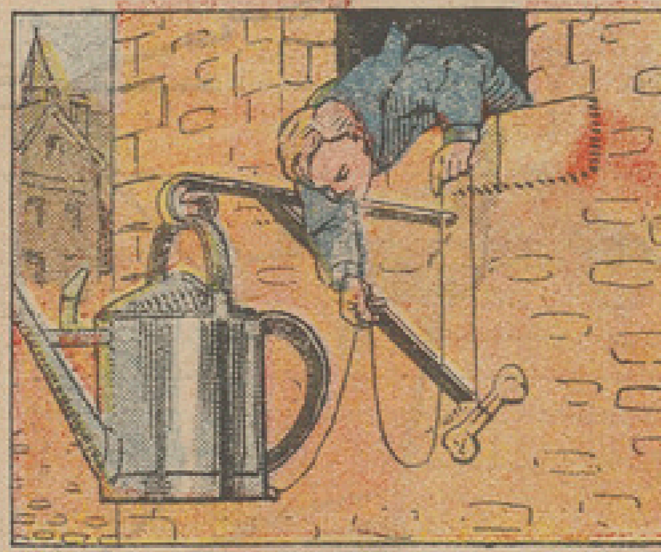
Enfin, il résolut de pendre à sa porte un arrosoir, emblème de son métier. Le soir même, la nouvelle enseigne se balançait au gré du vent.



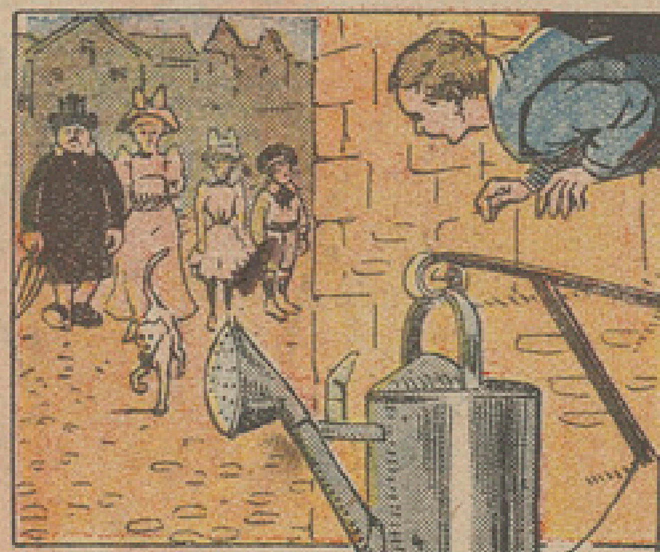
Quand Toto vit cela, il faillit pleurer de joie... « La voilà, mon occase! » Et il fit une pirouette qui promettait.



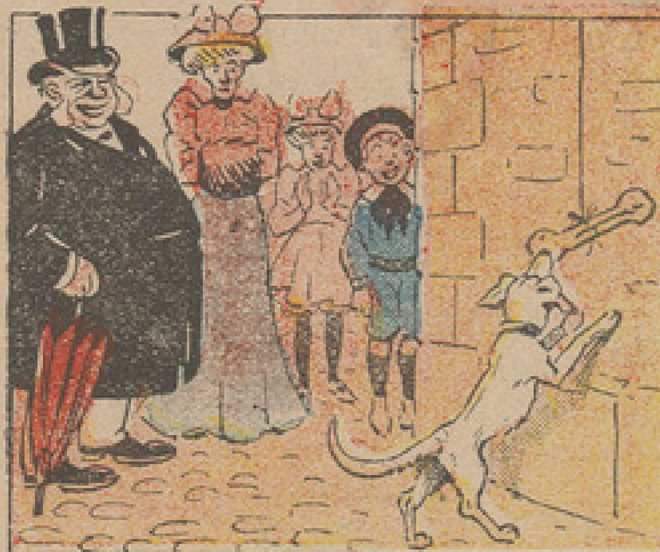
Il monta tout droit à la chambre et ouvrit sa fenêtre qui donnait juste au-dessus de l'enseigne. Puis, prenant un broc, il remplit d'eau l'arrosoir.



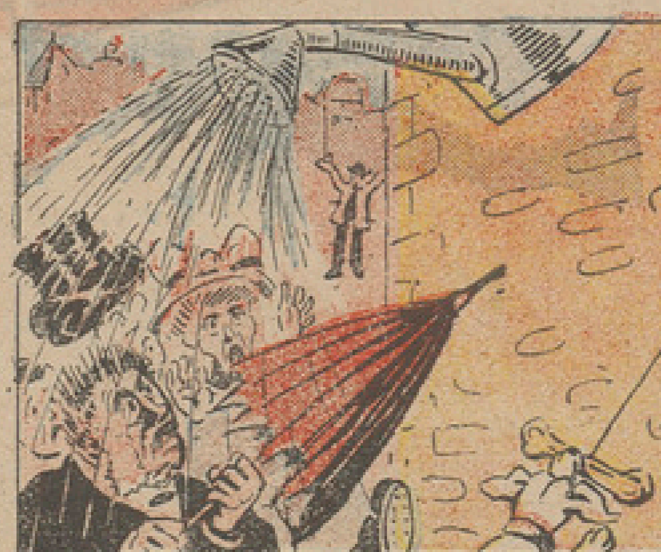
Il attacha ensuite un os au bout d'une ficelle et accrocha le bout à la base de l'arrosoir. La corde fut ramenée au-dessus de la barre d'appui. De cette façon l'arrosoir devait basculer dès que l'on tirerait sur la corde.



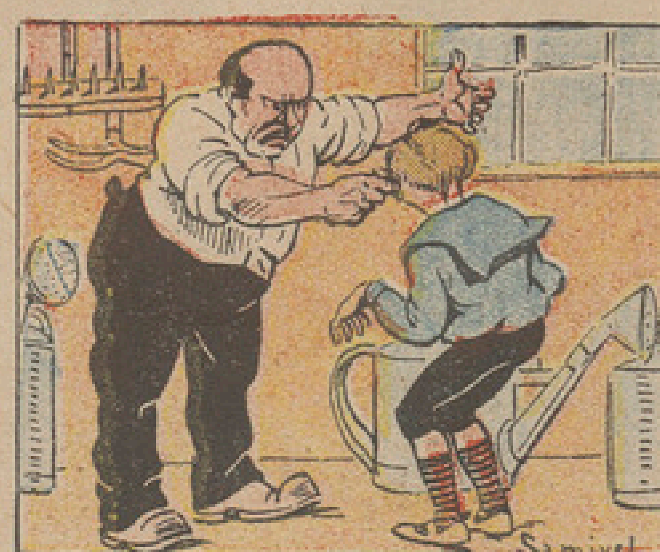
C'était l'heure de la promenade que faisait chaque soir M. Pompe, entouré de sa petite famille. Toto le savait bien, le gredin! Le chien de M. Pompe ouvrait la marche.



En passant devant la maison de Toto, le chien aperçut l'os qui pendait presque jusqu'à terre. Il sauta dessus. Ce manège amusa M. Pompe et Mme Pompe daigna sourire et les petits Pompe glapirent de joie.



On s'approche pour voir le manège du chien. Ah! ce ne fut pas long! Quand il eut saisi solidement l'os entre ces mâchoires, il voulut s'en aller... et tira sur la corde. Le système de l'ingénieux Toto fonctionna à souhait. L'arrosoir bascula et la famille Pompe reçut une douche gratuite.



Toto était vengé !... mais il avait compté sans papa. Celui-ci, de l'intérieur de sa boutique, avait assisté au drame. M. Pompe et madame étaient entrés furieux... La ruse fut découverte. Pauvre Toto!!!... Qu'est-ce qu'il a pris!!! J'aime mieux n'y pas penser!!!

Sceaux. — Imp. Charaire.

Le Gérant : CONSTANT LEBLANC.